CERCLE LYONNAIS D'ÉGYPTOLOGIE VICTOR LORET

BULLETIN N° 10

LYON - 1996

COMPOSITION DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

Membres d'honneur

M. Bruno Gelas, Président de l'Université Lumière - Lyon 2
M. André Escarra
M. Maurice Montandon, ancien Président du Cercle
M. Roland Mourer, ancien Président du Cercle

Membres fondateurs

M. Michel Cusin, membre honoraire, Président honoraire
de l'Université Lumière-Lyon 2
M. Jean-Claude Goyon, Professeur d'Égyptologie
à l'Université Lumière-Lyon 2, Directeur de l'Institut Victor Loret
Mme Sylvia Couchoud, égyptologue
M. Marc Gabolde, égyptologue
Mlle Catherine Huet, égyptologue
M. Jean-Claude Kuhn
Mme Dominique Nave
M. Jean-François Pécoil, égyptologue
Mme Chantal Sambin, égyptologue

Président

M. Claude Guérin, Maître de conférences
à l'Université Claude Bernard - Lyon 1

Vice-président

M. Lilian Postel

Trésorière

Mme Arlette Lami

Secrétaire

Mme Dominique Yalopoulos

Membres

Mme Michèle Chermette, Mme Mireille Doulat,
Mme Claude Nuffer, Mlle Muriel Nicolotti

COMITÉ DE LECTURE

M. Jean-Claude Goyon, M. Claude Guérin, M. Lilian Postel

ISSN 0990-5952

CERCLE LYONNAIS D'ÉGYPTOLOGIE VICTOR LORET

BULLETIN N° 10

SOMMAIRE

- Éditorial par Claude Guérin ..... p. 3

ÉTUDES

- Les nombres consacrés :
De l'origine antique et égyptienne
de quelques expressions familières
par Jean-Claude Goyon ..... p. 7

- La tombe de Maya,
Directeur du Trésor de Toutânkhamon, à Saqqara.
par Jacobus Van Dijk ..... p. 21

- Nouvelles recherches dans la tombe de Ramsès II (KV 7)
par Lilian Postel ..... p. 45

NOTES DE LECTURE

- Jean-Jacques FIECHTER.- "La Moisson des dieux" :
La constitution des grandes collections égyptiennes (1815-1830).
(J.-C. Goyon) ..... p. 75

- Jean-Luc CHAPPAZ & Sandra POGGIA.-
Collections égyptiennes publiques de Suisse :
Un répertoire géographique.
(L. Postel) ..... p. 77

-

VIE DU CERCLE

- Programme 1996-1997 ..... p. 83

ÉDITORIAL

La neuvième Assemblée générale annuelle du Cercle lyonnais d'égyptologie Victor Loret a eu lieu le 25 juin 1996. C'était la première qui ait concerné le nouveau Bureau élu en juin 1995. En tant que Président, l'auteur de ces lignes tient à souligner la cohésion dudit Bureau comme le dévouement et la disponibilité de ses membres, qu'il remercie vivement pour avoir pallié sans problèmes les absences induites par son activité professionnelle.

Les activités du Cercle, qui compte actuellement 144 membres, ont été analogues pendant l'année universitaire 1995-96 à celles des années précédentes. Elles ont essentiellement porté sur quatre points :

- cycle de conférences : les six conférences prévues ont été présentées au Palais de la Mutualité devant un public nombreux et toujours vivement intéressé;
- visites commentées de musées : elles ont été organisées à Lyon, au Musée des Beaux-Arts ("Palais Saint-Pierre") et au Muséum d'Histoire naturelle de Lyon ("Musée Guimet");
- enseignement assuré dans le cadre de la Formation Continue (deux fois dix cours de 2 h et dix conférences de 2 h);
- aide aux jeunes égyptologues : le bénéficiaire a été cette année notre vice-président Lilian Postel, qui a ainsi pu se rendre en mission en Égypte au dernier trimestre 1995.

Il est prévu de continuer et développer ces activités l'année 1996-97, et notre action portera tout particulièrement sur les points suivants :

1. - mise au point d'une nouvelle plaquette de présentation du Cercle, plus consistante que la précédente; cette mise au point est en cours.

2. - modifications de la présentation de notre bulletin : changement de nom ("Bulletin du Cercle lyonnais d'égyptologie Victor Loret" sera conservé comme sous-titre afin d'assurer une continuité qui nous paraît indispensable; nous recherchons actuellement un surtitre qui soit à

la fois nouveau, bref, euphonique et significatif...); changement de format, l'actuel 15 x 21 apparaissant quelque peu désuet comparé au A4 adopté par la plupart des revues scientifiques modernes; augmentation du volume du texte imprimé, qui pourra inclure, outre nos rubriques habituelles "études" et "vie du Cercle", des synthèses de vulgarisation de haut niveau, des catalogues raisonnés de collections, le texte de certaines conférences...; augmentation de la diffusion. L'ensemble de ces modifications a été adopté à l'unanimité lors de l'Assemblée générale.

3. - le cycle des six conférences annuelles sera bien évidemment maintenu (leur calendrier est en cours d'élaboration), mais elles auront lieu désormais au Muséum d'Histoire naturelle de Lyon, 28 boulevard des Belges, qui dispose d'une salle de cent places bien aménagée et équipée (projecteur de diapositives, rétroprojecteur); Monsieur L. David, directeur du Muséum, accepte de mettre gratuitment cette salle à notre disposition, ce qui constitue pour le Cercle un avantage financier non négligeable.

4. - les cours de formation continue commenceront le 20 novembre 1996. Rappelons qu'ils sont assurés par Madame M. Chermette, qu'ils ont lieu chaque semaine le mercredi de 18 à 20 h et qu'ils concernent, en alternance, l'initiation aux hiéroglyphes et l'étude des textes fondateurs de la religion égyptienne. Les conférences bimensuelles sur l'Etat, la religion et la société dans l'Égypte pharaonique, assurées le vendredi après-midi par Monsieur J.-Cl. Goyon et Mesdames M. Chermette et M. Doulat, commenceront le 15 novembre 1996 à 14 h.

5. - un voyage d'un week-end au Musée de Turin est prévu au printemps 1997.

6. - un projet de voyage en Égypte est à l'étude.

Le rapport moral et le bilan financier pour l'année écoulée ont été approuvés à l'unanimité. Ainsi confirmés dans la voie que s'est tracée le Bureau, nous souhaitons continuer vers le même but : accroître le rayonnement de notre cercle qui a pour finalité de mieux faire connaître à la fois l'égyptologie à Lyon et l'égyptologie lyonnaise hors de Lyon.

Le Président.

ÉTUDES

LES NOMBRES CONSACRÉS

DE L'ORIGINE ANTIQUE ET ÉGYPTIENNE DE QUELQUES EXPRESSIONS FAMILIÈRES

Jean-Claude GOYON
Institut d'égyptologie Victor-Loret
Université Lumière-Lyon 2

Qui d'entre nous, dans son existence, n'a jamais risqué "sept ans de malheur", vu "trente-six chandelles" ou, mieux encore, failli attendre "cent sept ans" ? Et bien que des modernismes d'expression, souvent fort peu imagés car empruntés à des langues étrangères, aient envahi fortement notre lexique, le fort vénérable répertoire des expressions toutes faites, dites à tort "populaires", demeure bien vivant dans nos mémoires et nos conversations. A tel point qu'elles viennent naturellement sans que, le plus souvent, la moindre question se soit présentée à nos esprits sur leur sens réel et, encore moins, sur le temps et les hommes qui les ont, les premiers, fait intervenir dans leurs propos.

Remontant, comme il est dit généralement "à la nuit des temps", c'est par des voies souvent aujourd'hui impénétrables que, de l'Orient, nous sont venues de multiples locutions, naguère constamment usitées. Beaucoup, si ce n'est la plupart, trouvent leur origine dans la vieille Égypte, comme le montreront les exemples retenus ici.

L'apport oriental aux christianismes d'Occident, face à d'autres modes de transmission qui demeurent encore inconnus, est, sans ambiguïté, le véhicule principal d'acheminement vers nos contrées gauloises de ces formules où le nombre consacré est souverain. Déjà auparavant, par les détours obscurs de l'introduction en Grèce et à Rome, puis dans les provinces conquises à l'ouest, des cultes d'Isis ou de Sérapis, l'empreinte orientale marquant le langage des adeptes se propageait; à partir du IVe siècle avant notre ère et de l'occupation lagide de la Vallée, suivie de peu par celle des légions d'Auguste,

l'Égypte, terre de toutes les rencontres des peuples de la Méditerranée connaît une vaste mixité des hommes et des pensées. L'internationalisme romain agissant, qui envoie des recrues égyptiennes de la Thébaïde ou du Dodécaschène se faire martyriser à Vienne, par exemple, pour leur christianisme militant, ne peut qu'accroître l'introduction de mots et d'idées empruntés à tout l'Orient, jusque dans les terres les plus sauvages de l'Europe, en Germanie ou en Dacie.

Ces mots et ces idées demeurèrent là où on les avait apportés; ils durent seulement s'accommoder de nouvelles circonstances d'emploi. Lorsqu'elle expurgea le paganisme, l'Église catholique elle-même ne put agir totalement sur les mots et leur usage. Elle contribua même à maintenir vivante la tradition verbale païenne car elle la fit sienne. On édulcora, mutila, adapta à la doctrine, mais sans jamais pouvoir éliminer les racines originelles des lexiques empruntés, puisqu'ils étaient eux-mêmes inhérents aux espaces géographiques et historiques où était né le christianisme : le monde araméen, d'une part, l'Égypte et Alexandrie, d'autre part. Ainsi, il s'avéra impossible d'éliminer les expressions numériques héritées des sources écrites primitives. De l'Ancien au Nouveau Testament, de l'Apocalypse de saint Jean aux traités dogmatiques des Pères de l'Église, partout les Nombres consacrés dominent, demeurent et imprègnent les pensées.

Au premier rang de ces Nombres, Sept (7) évoqué en commençant est probablement de loin le plus connu. Qu'on se souvienne des sept péchés capitaux, des sept vertus théologales ou des sept sacrements, des sept paroles du Christ mourant sur la croix, des sept douleurs de la Vierge, et de bien d'autres groupements numériques du même type que recèle la littérature chrétienne. Plus anciens, car issus du monde hébraïque, ce sont les sept jours de la création du monde de la Genèse ou le chandelier à sept branches et, venues cette fois directement de l'Égypte des Pharaons, les "sept vaches maigres" et les "sept vaches grasses" du songe de Pharaon qu'interpréta Joseph[1]. Plus près de nous, sept, chez les occultistes, est le nombre sacré par excellence, symbole de l'harmonie du monde, qu'astrologues et alchimistes ont traduit par l'image des sept planètes et des sept principaux métaux, la source de

leur nomenclature passant pour être le mystérieux grimoire égyptien de Zozime de Panopolis, la cité d'Akhmim de Haute Égypte, miraculeusement préservé et transmis en Occident par la protection du Trismégiste. Nul mieux qu'Anatole France dans la *Rôtisserie de la Reine Pédauque*, n'a su, avec son art raffiné de l'écriture, définir avec autant de verve et d'élégance le vieux fond oriental et égyptien d'où ces "disciplines" pensaient tirer les sources de leur connaissance. Il est exact que, bien avant les Grecs et les Coptes, la Gnose ou la Kabbale, c'est en Égypte, au temps des Pharaons, qu'avait été établie la mystique du nombre sept.

Sans reprendre point par point une démonstration déjà donnée ailleurs[2], qu'il soit permis cependant, de rappeler quelques faits essentiels avant d'en revenir aux "sept ans de malheur" que l'on ne doit souhaiter à personne.

Dans la vieille terre d'Égypte, sept et ses multiples[3] ont connu, au fil des textes religieux ou magiques – ce qui revient au même – une intense utilisation. Bien avant le Moyen Empire, les scribes sacrés s'étaient rendus spécialistes de la spéculation numérique puisque c'était un moyen philosophique en même temps qu'économique d'exprimer le divin et ses manifestations (en raison du peu de signes que la numération exigeait par rapport à l'écriture pleine en hiéroglyphes ou en hiératique). Pour eux, le nombre sept contenait le principe divin, la création émanée de lui et formait l'expression concrète de l'universalité cosmique[4]. Du même coup, sept était synonyme de "vie" ce que tout lettré pouvait démontrer très rapidement en mettant en œuvre un procédé d'écriture simple et polyvalent.

Ayant posé que Sept était l'univers animé par son créateur, le copiste antique écrivait cette notion de la sorte : ou . Cet ensemble de barres donne le chiffre 7 et constitue, en même temps, l'abrégé du cosmos ayant en son centre l'énergie divine. Puisque, selon la pensée des temps pharaoniques, le but unique de la création est la vie, surtout celle des humains, il est tout naturel de pouvoir écrire le terme (*ʿnḫ*, *ânkh*) "vivre, vie" en utilisant "7". Pourtant, ceci est encore insuffisant dans le jeu constant de la mise en évidence de la relation

image/mot/concept propre à l'écriture sacerdotale de l'Égypte antique. Il faut surtout affirmer que la vie est le privilège suprême accordé aux humains et, avant tout, au peuple de la Vallée choisi par le divin, selon la doctrine, pour être l'unique détenteur et gardien des origines de la vie universelle.

Dès lors, l'écriture, avec une souplesse remarquable, se met au service de cet orgueilleux postulat et l'affirme. , auquel on a dûment adjoint le déterminatif du lambeau de chair (l'incarnation) pour préciser la catégorie, est à la fois l'équivalent de "vie, ce qui vit étant incarné" et de la tête des êtres de chair, dont le premier est l'homme : .

En effet, c'est dans cette partie du corps que sont rassemblées les "sept ouvertures" vitales[5], de même que le siège des cinq sens, et qui déterminent, chez l'homme, sa nature d'être "logique".

Le hiérogrammate pouvait donc, selon le sens et l'utilisation finale, faire appel à l'une quelconque des combinaisons visuelles que lui permettait l'emploi de sept barres verticales :

= = "tête"

= = = "vie"

= = = "sept / vie".

C'est à ce point qu'il nous faut retrouver les "sept ans de malheur" qui, comme chacun sait, découlent inéluctablement du bris accidentel d'un miroir et qui sont à l'origine de l'allégorie des "sept vaches maigres" et des "épis roussis" dévorants du songe Pharaon. Avant d'arriver jusqu'à nous, cet adage du miroir brisé cher à la sagesse des nations est, comme beaucoup de ses congénères, passé par le moule des astrologues et devins gréco-romains d'Égypte et d'ailleurs[6] qui, pour prédire bon ou mauvais sort et jouer les onirocrites, utilisaient une coupe emplie d'eau, "miroir du temps" ou "de la Mort" qu'évoquent aussi les sagas bretonnes. Si l'eau se troublait sous les yeux du mage, en d'autres termes si le miroir "se brisait", le mauvais destin

faisait basculer l'existence du consultant vers le chaos, la douleur, la misère si ce n'est le trépas. Ceci est la leçon directe de l'application du principe égyptien de Maât. Toute chose, dans l'univers doit connaître son contraire, sans quoi la règle d'harmonie et d'équilibre que représente Maât ne peut avoir d'existence. Et si les circonstances sont réunies, si l'homme lui-même compromet l'équilibre et l'harmonie des forces cosmiques universelles, le pôle négatif de celles-ci triomphe de leur état positif instauré par le Créateur et s'impose à l'humain responsable. Toutefois, dans ce monde dualiste de la pensée de la vieille Égypte, les forces négatives de la démesure ne peuvent prévaloir qu'un temps déterminé : celui d'un cycle. Si, sept ans durant sept négations de la vie se manifestent, sept affirmations de sa prééminence contrebalanceront inéluctablement l'offense à la règle. Que l'Homme s'en donne les moyens et ne provoque pas l'ouverture du cycle infernal. L'époque des "sept vaches maigres" du récit biblique devra donc nécessairement laisser place à celle des "sept vaches grasses", car tout revient toujours à l'ordre préexistant, à Maât. Notre monde a oublié cette antique consolation, évitons donc de briser, malgré tout, le miroir !

Venons en, maintenant, à ce qui peut arriver brutalement à tout un chacun lorsqu'il éprouve un grand éblouissement à la suite d'une chute ou d'un traumatisme, tel un coup sur la tête. Il est de règle, dit-on, de s'exclamer lorsqu'on revient à soi : "J'ai vu trente-six chandelles !". Parfois raccourcie ou amplifiée, cette formule, a priori bizarre par le choix de trente-six, perd beaucoup de sa vigueur lorsqu'elle est abrégée en "voir des chandelles" ou grossie jusqu'à "mille chandelles". Communément, cependant, l'on entendra évoquer "trente-six" de ces luminaires. A nouveau, via les Grecs et les Romains, l'expression nous vient en droite ligne de la Vallée du Nil.

L'Égypte du passé, plus encore que les Babyloniens, a apporté à la définition du temps un soin extrême. Toute la science de ses prêtres astronomes s'est d'abord attachée à la définition de l'heure ; les observations nocturnes permirent ainsi d'établir le rythme diurne des douze heures que suivent douze heures de nuit débouchant sur notre concep-

tion, prétendument moderne, du "jour" de vingt-quatre heures[7]. De leurs longues veilles dans l'obscurité et de l'observation du lever d'étoiles spécifiques dans les cantons géométriques d'un cercle de 360° résultant des 36 divisions théoriques qu'ils avaient calculées formant un arc de 10° chacune, dès le IIIe millénaire avant notre ère, les astronomes de la Vallée avaient, par là, défini les trente-six décans[8] du ciel que connaît toujours notre zodiaque.

Selon l'expression même qu'utilisaient les sacerdotes "observateurs du ciel" (*baq pet*), terme rendu dans les textes grecs à partir des Lagides par le vocable "horoscopes" équivalent à "observateurs de l'heure", le "travail" de l'étoile se levant, brillant puis se couchant dans le décan de la zone observée du ciel selon la période de l'année définissait pour eux une durée de temps nocturne. A partir de là, l'on établit puis compléta régulièrement des tables horaires de référence. Ceci, résultant de la mise en place des trente-six décans célestes, eut pour conséquence, l'année nocturne étant de 360 "jours"[9], la définition d'une semaine de dix jours, réglée sur le nombre de divisions internes du cercle théorique d'observation des étoiles[10]; l'année solaire qu'il fallait naturellement compléter adjoignait à son comput les cinq jours supplémentaires, les "jours en plus de l'an" ou épagomènes.

Qui aurait imaginé, alors, que les révolutionnaires français de 1792 remettraient la décade à l'honneur, joueraient aux quilles ou au pharaon le *décadi*, croyant devoir aux Grecs "républicains" et à leur mois de trois décades ce qu'ils devaient, en fait, aux vieux Égyptiens enracinés dans leur idéal monarchique !

C'étaient ainsi trente-six *luminaires*, étoiles ou planètes décanales, que des yeux d'hommes dépourvus de tout moyen optique artificiel d'observation allaient scruter des siècles durant. De quoi, certes, être ébloui et, parfois même, y perdre la vue. Curieusement les observateurs du ciel du temps des Pharaons, malgré la vaste littérature conservée par les traités médicaux sur les maladies oculaires, n'ont pas laissé à la postérité le souvenir ou la plainte des tourments oculaires que beaucoup durent éprouver en avançant en âge. Il faut attendre leurs successeurs, astrologues, mages, devins astraux pour voir, dans leurs

écrits, les maladies des yeux attribuées en vrac aux dieux sidéraux. Eux seuls étaient cause de tous les troubles visuels y compris ceux dont souffraient leurs interprètes[11]... Et parfois, comme ils en arrivaient à voir, de même que les patients qu'ils prétendaient traiter, "trente-six" ou "mille chandelles", c'étaient aux nébuleuses formées d'étoiles à peine distinctes, obnubilant la vision, qu'ils attribuaient l'action la plus nocive. Tombant du ciel, ceci valait bien un coup sur la tête !

Notons encore, au passage, que, sans l'exprimer ainsi mais du fait de leur observation des "trente-six luminaires", les vieux Égyptiens avaient aussi inventé le "semestre"[12], fort en vogue de nos jours dans les universités françaises. En effet, les célèbres plafonds astronomiques des tombes royales du Nouvel Empire, dont les données furent ensuite reprises jusqu'à l'époque romaine, répartissaient autour de Sirius (Osiris/Orion)[13] deux "batteries de 18 décans (180 jours ou six mois), selon une stricte symétrie du temps annuel, elle encore émanation directe de l'application aux cycles de la règle de Maât.

A ceci s'ajoute, ce qui nous ramène quelque peu à l'importance capitale du nombre Sept abordé en commençant, que le septième mois de l'an, ouvrant, sous la conduite du décan personnifié Khnoumis, la seconde étape du cycle agricole annuel, sa moitié, était particulièrement important. Lorsque l'étoile dévolue à Khnoumis se levait dans son canton, déterminant la douzième heure nocturne et le début de la première décade du septième mois, les fastes agricoles à venir s'annonçaient avec la célébration de la "fête de Ptah"[14] *(pṭḥ* "la terre qui s'ouvre largement") au cœur de la saison de la "Germination" (*Peret*), rendant tous les fruits des semences confiées au sol au mois de Khoïak, quatrième et dernier mois de la saison de "l'Inondation" (*Akhet*). Il s'en suivrait la période finale de la maturation des "Moissons" (*Shemou*) dont la clôture verrait le retour du Flot, Hâpy.

Est-ce à une notion voisine de cycle réversible qu'est due, dans la sagesse des nations, l'expression souvent entendue : "attendre" – ou plutôt ne pas vouloir attendre – "cent-sept ans", je ne saurais l'affirmer. Toutefois, le fait que l'on puisse s'exclamer avec impatience :

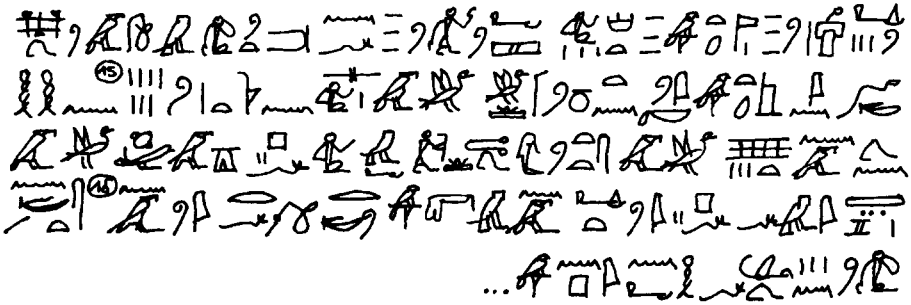
"Tout de même, ça ne va pas durer cent-sept ans cette histoire !" laisserait à penser qu'il en va bien ainsi. Jusqu'à peu, l'explication du nombre ne m'était apparue nulle part; je pense pouvoir, aujourd'hui, démontrer que c'est dans un mystérieux rituel pharaonique, demeuré jusqu'ici presque inconnu, que l'on trouve le prototype du tour familier à nos grands-parents comme, encore, à certains d'entre nous.

Le papyrus 35.9.21 du Metropolitan Museum de New-York[15] est un long manuscrit hiératique trouvé à Meir en Moyenne Égypte vers 1914 dans la tombe d'un sacerdote d'Horus nommé Imouthès (Imhotep). Datant du IVe siècle environ avant notre ère, la copie manuelle d'Imouthès reproduit toute une série de documents liturgiques empruntés au répertoire sacré des bibliothèques de temples et souvent connus à travers d'autres documents parallèles, manuscrits ou monumentaux. Ainsi, par exemple, le papyrus new-yorkais donne des versions des rituels osiriaques de la "sortie de Sokaris"[16], de la "protection de la barque-*neshemet*"[17] ou, encore, un exemplaire des "Révélations du mystère des quatre boules"[18]. En revanche, le texte du "Grand décret mis en œuvre à l'égard du nome d'*Igeret*... pour faire qu'Osiris soit souverain du nome d'*Igeret* (l'Autre-Monde)", qui couvre les dix-sept premières colonnes du *volumen*, était demeuré inconnu dans sa totalité. Sans entrer ici dans le détail complexe de son contenu qui pourra prochainement, je l'espère, être livré au public, la composition, dans son fond comme dans sa forme, trouve son origine dans un fort vénérable rituel des funérailles royales. Comme beaucoup de textes anciens, celui que conserve le papyrus du Metropolitan Museum a été repris, après le Nouvel Empire, modifié pour son nouveau propos d'utilisation et réintégré dans le contexte des cérémonies de funérailles fictives mises en œuvre soit au mois de Khoïak, soit à des périodes anniversaires déterminées du cycle liturgique annuel.

Une bonne partie de l'ouvrage est constitué par un jeu rituel mettant en scène des acteurs et des actrices sacrées dont, bien sûr, Isis et Nephthys sont, en compagnie d'un chœur, les principales récitantes. Leurs livrets, plus encore que ceux qu'on a pu conserver d'autres œuvres "théâtrales" d'un type voisin, les "Lamentations" ou, plus

exactement, “Glorifications d’Isis et Nephthys” (papyrus de Berlin 3008), les “Veillées des Deux Sœurs” (*Stundenwachen*) ou les “Déplorations” du papyrus Bremner-Rhind[19] atteignent des sommets élégiaques. S. Schott, dans ses “Chants d’amour de l’ancienne Égypte”[20], en avait traduit quelques extraits significatifs, sans, toutefois, retenir le passage précis qui, ainsi qu’on l’a dit, fournit la première et unique attestation de l’impossibilité humaine à “attendre cent-sept ans”.

Le voici donc :



“Elles tournent le dos, les déesses et les femmes[21], et elles l’[22]appellent. Cri dans le lointain.

Dire par Isis : « Où es-tu l’homme des **cent-sept années** de la recherche que mènent les (gens des) nomes, l’être illustre enlevé de ma main, celui-là sur qui la terre se désole, celui-là qui permet cela devant moi et qui, de plus, s’entête à cela ? »

Elles marquent leur crainte d’arriver tout près de lui avec Anubis ...”

Dans le martèlement des appels d’Isis face à l’inertie du corps embaumé de son époux bien aimé, cette désignation “homme des cent-sept ans” (dans le texte original *s n šṯ-sfḫ*, soit cent 𓍢 et 𓏺𓏺𓏺𓏺𓏺𓏺𓏺 sept) n’avait jamais encore été relevée au fil de l’inventaire presque infini des qualificatifs que la riche imagination des scribes de la vieille Égypte avait attribués à Osiris, parangon des rois rois et modèle des morts dont la mémoire survit. Surtout, et cela est fort particulier, le ré-

dacteur antique a insisté sur le fait qu'il ne s'agissait pas de ce que Plutarque nommait la "lamentable quête d'Isis" mais bien d'une impatience croissante du peuple de la Vallée, les "nomes", la "terre", dont la reine Isis se fait le porte-parole. Au-delà de l'amour bafoué d'une compagne fidèle, de l'insensibilité d'un Osiris muet, inaccessible dans son inertie, la stance d'Isis exprime l'impossibilité humaine de supporter l'attente ou d'accepter la suppression de tout espoir : "Ça ne va tout de même pas durer cent-sept ans !".

On ne saura probablement jamais par quel mystère d'acheminement isiaque put aboutir en Grèce puis à Rome cette réminiscence de l'ancestral rituel psalmodié aux rives du Nil. Elle y parvint pourtant pour y demeurer et persister à vivre puisque nous l'employons encore !

Pour terminer cette incursion dans le "domaine des Nombres" du passé et des survivances étonnantes, qu'il me soit permis d'avancer mais, cette fois, à titre d'hypothèse une tentative d'explication sur la genèse d'une dernière expression "populaire" mettant encause un nombre consacré par l'usage. Peut-être un peu oubliée, celle-ci est du ressort d'une langue peu châtiée mais que, le potache la partageant avec le truand, notre jeunesse a maniée. Au lycée, c'était : "Vingt-deux v'là l'pion (ou l'censeur ou, pire, son surnom peu flatteur) !", ailleurs, "Vingt-deux, v'là les flics (ou les poulets) !". Que l'honorable corporation des sergents de ville me pardonne, mais je doute qu'elle ait jamais eu la moindre idée du pourquoi de l'association de ces sobriquets à ce qui est un nombre sacré.

Pourtant, elle est moins saugrenue qu'il ne pourrait paraître. "Vingt-deux" équivaut à proclamer la fin d'un temps, d'un instant, d'une action, si ce n'est de tous les temps et de toutes les entreprises. Née en Palestine en des temps immémoriaux, la spéculation numérique qui fit de 22 un nombre significatif et non plus un simple chiffre double transita par l'Égypte, au temps où Memphis et Eléphantine accueillirent de solides colonies de mercenaires araméens, certains de confession juive, qui y demeurèrent jusqu'à l'époque romaine. Avec les combattants de Nectanébo ou de Ptolémée étaient venus, dès le IVe siècle avant notre ère, les familles et les prêtres de Iahveh. Leurs re-

cherches, reprises ensuite par la Kabbale[23], sur l'organisation et la signification des vingt-deux lettres de l'alphabet hébraïques, devaient avoir ensuite une puissante influence sur une littérature religieuse largement répandue, en Orient comme en Occident, par les écrits gnostiques rédigés aussi bien en grec qu'en copte. On en retrouve les traces jusque dans le monde et les écrits islamiques dans la tradition des "vingt-deux filles d'Adam".

Un texte copte tardif dont un parallèle grec fut retrouvé jadis sur un papyrus de la Hofsbibliothek de Vienne[24] donne, c'est du moins ce que je crois, le fin mot du "Vingt-deux" fatidique. Selon ce très curieux document, le monde n'exista qu'après que le Créateur eut accompli ses vingt-deux œuvres, et chacun des vingt-deux signes consonantiques de l'écriture hébraïque, ainsi que chacun de leurs homologues numériques grecs, commémore et perpétue les étapes de la constitution de l'univers. Ainsi, les vingt-deux œuvres furent :

1 - le premier ciel, 2 - la terre, 3 - l'eau qui porte la terre, 4 - la partie souterraine de la terre, 5 - l'esprit ou pneuma sur l'eau, 6 - l'obscurité, 7 - la lumière ou le "feu", 8 - le firmament, 9 - l'eau du ciel et de la terre, 10 - le surgissement de la terre hors des eaux, 11 - les plantes sur le dos de la terre, 12 - les arbres, 13 - les astres, 14 - le soleil et la lune, 15 - leur cycle céleste, 16 - les poissons, 17 - les oiseaux, 18 - les monstres de la terre et de l'eau, 19 - toutes les bêtes sauvages, 20 - les bêtes venimeuses et les insectes, 21 - tout ce qui a quatre pattes ; alors, Dieu compléta l'univers par sa vingt-deuxième œuvre, l'être "qui parle", le *logikos* (λογικός), et il y eut l'Homme. Le monde fut ainsi achevé jusqu'au jugement dernier, ainsi que tous ses cycles, car 22 marqua la Fin.

Notes

1) Genèse XLI [1-8] ; XLI [17-33] : sept épis gras et pleins engloutis par sept épis maigres et roussis amplifient l'allégorie de la famine.

2) J.-Cl. Goyon, "Nombres et Univers" dans *La Magia in Egitto* (Milan, 1987), p. 61-62.

3) Soit 14 (7 x 2) ou 70 (7 x 10) et 77, 777, 7777; également 72 (7 x 10 + 2), 74 (7 x 10 + 4) ou 75 (7 x 10 + 4 + 1, l'origine) pour les mutations solaires nocturnes expliquées dans les livres royaux des XVIIIe à XXe dynasties.

4) J.-Cl. Goyon, "Nombres et Univers", p. 64; voir également *Les Dieux-gardiens et la genèse des temples* I (*BdE* 93/1, IFAO, Le Caire, 1985), p. 185 sq.

5) J.-Cl. Goyon, "Nombres et Univers", p. 61-62; les lectures "normales" sont *sfḫ* pour "7", *ḏ3ḏ3* ou *tp* pour "la tête". Sur l'être "logique", voir *infra*, p. 17, n. 24.

6) Fr. Cumont, *L'Égypte des astrologues* (Bruxelles, 1937), p. 161; l'opération se nommait lécanomancie ou hydromancie.

7) K. Sethe, *Zeitrechnung* III (*NAW* Göttingen, 1920), p. 103, 105 et 110-111.

8) O. Neugebauer & R.A. Parker, *Egyptian Astronomical Texts* III (Providence, 1969), *Decans, Planets, Constellations and Zodiacs*; *LÄ* 1/7 (Wiesbaden, 1974), col. 1036-1037, *s.v.* Dekane (J. von Beckerath).

9) K. Sethe, *Zeitrechnung* III, p. 97 sq.; à Babylone, le rythme était de 6 x 60 avec divisions 60, 120, 240 inconnues du système égyptien.

10) G. Daressy, "La semaine des Égyptiens" dans *ASAE* 10 (1910), 21-23 et 180-182.

11) Fr. Cumont, *L'Égypte des astrologues*, p. 173-174.

12) K. Sethe, *Zeitrechnung* II (*NAW* Göttingen, 1919), p. 44-45 et 47.

13) Le lever héliaque d'Orion dans le ciel du Sud en conjonction avec celui de Sothis / Isis (étoile de la constellation du Chien, *Canis Major*) marquait le début de l'année solaire / agricole de l'Égypte antique, correspondant à l'arrivée théorique de la crue au 1/1 (Thoth), environ le 17/18 juillet du calendrier julien.

14) Entre autres, S. Sauneron, *Esna* V (Le Caire, 1962), p. 20.

15) J.-Cl. Goyon, *Le papyrus d'Imouthès, fils de Psintaês et de Tjehenet au Metropolitan Museum of Art de New-York* (*PapMMA* I, New-York, sous presse).

16) J.-Cl. Goyon, *RdE* 20 (1968), 63-96.

17) J.-Cl. Goyon, *Kêmi* 19 (1969), 23-65.

18) J.-Cl. Goyon, *BIFAO* 75 (1975), 359-399.

19) J.-Cl. Goyon, "La littérature funéraire tardive" dans *Hommage à J.-Fr. Champollion, Textes et langages de l'Égypte pharaonique* III (*BdE* 64/3, IFAO, Le Caire, 1972), p. 78-79.

20) S. Schott, *Altägyptische Liebeslieder* (Zurich, 1950), p. 161-165.

21) Isis, Nephthys et le chœur de figurantes sacerdotales.

22) "Lui", comme souvent dans l'ensemble du document est, à la fois, Osiris et le pharaon.

23) Dans le *Sepher Yestsira* et les œuvres analogues postérieures, G. Casaril, *Rabbi Siméon Yochaï et la Cabbale* (Seuil, "Maîtres spirituels", Paris, 1967), p. 41, 44, 46 où sont traduits les textes fondateurs.

24) A. Jacoby, *RecTrav* 24 (1902), 36-42 (réédition du traité mystique "d'Hebbelynck").

LA TOMBE DE MAYA, DIRECTEUR DU TRÉSOR DE TOUTÂNKHAMON, A SAQQARA*

Jacobus VAN DIJK
Université de Groningen, Pays-Bas

La nécropole de Saqqara se trouve sur le plateau du désert libyque qui, dans cette partie de l'Égypte, surplombe la vallée du Nil d'une quarantaine de mètres. Le secteur nord de cette nécropole (fig. 1) est dominé par la pyramide à degrés du pharaon Djoser de la IIIe dynastie. On y voit également les pyramides des rois Téti, Ouserkaf et Ounas des Ve et VIe dynasties ainsi qu'au nord, les grandes tombes en briques crues de la période archaïque et du début de l'Ancien Empire.

La nécropole du Nouvel Empire est concentrée en trois endroits. Les tombes les plus anciennes sont des tombes rupestres – type bien connu dans la nécropole contemporaine de Thèbes – creusées dans la falaise qui marque la lisière de la nécropole. Il y a vingt ans a été découvert par la Mission archéologique française de Saqqara, dirigée par Alain-Pierre Zivie, un important ensemble de tombeaux remontant à la XVIIIe dynastie – entre le règne d'Hatchepsout et la période amarnienne – et il en reste sans aucun doute encore beaucoup à dégager le long de l'escarpement rocheux. De même, il y a trois ans, une autre tombe rupestre, datant cette fois-ci de l'époque ramesside, a été trouvée plus au nord par le Service des Antiquités, près du village d'Abousir.

La majorité des tombes de la fin de la XVIIIe dynastie et de la période ramesside est cependant localisée en deux autres endroits.

---

*) Texte révisé et adapté d'une conférence donnée à Lyon le 7 mai 1996. Je tiens à remercier Mlle Johana Dunlop (Paris) d'avoir bien voulu corriger et améliorer mon manuscrit français.

Un premier ensemble s'étend aux alentours de la pyramide du roi Téti : les édifices funéraires ont été élevés au-dessus des mastabas de l'Ancien Empire qui, à cette époque, étaient déjà presque complètement ensablés. Malheureusement, les vestiges du Nouvel Empire dégagés par les archéologues français ou anglais de la fin du XIXe siècle et du début du XXe siècle ont été la plupart du temps détruits sans guère d'égards et notre connaissance de cette partie de la nécropole du Nouvel Empire demeure très imparfaite.

Le second ensemble, au sud de la chaussée qui relie le temple de la vallée – ou temple d'accueil – au temple haut et à la pyramide du roi Ounas, est mieux préservé : les tombeaux du Nouvel Empire n'ont, en effet, été édifiés qu'après la démolition des anciens mastabas dont seuls les puits funéraires ont été réutilisés et incorporés dans les nouvelles constructions.

Cette partie de la nécropole était figurée dans les plans, jusqu'à une date récente, par un espace vide indiquant qu'elle n'avait jamais encore été fouillée. C'est précisément dans ce secteur que débutèrent en 1975, sous l'égide de l'Egypt Exploration Society de Londres et du Musée national des Antiquités de Leyde, des travaux ayant pour objectif la mise au jour de l'une des plus importantes nécropoles du Nouvel Empire, celle où avaient été enterrés les plus hauts dignitaires de l'époque de Toutânkhamon et de ses successeurs.

Cette zone n'était toutefois pas entièrement inconnue. Au cours de la vaste expédition scientifique menée à partir de 1842, grâce à la munificence du roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV, le savant allemand Carl Richard Lepsius visita, entre autres, le site de la nécropole du Nouvel Empire à Saqqara et présenta, dans le second tome de ses *Denkmäler aus Ægypten und Æthiopien*, publication monumentale des résultats de l'expédition, une carte générale de la nécropole, un plan partiel de la tombe de Maya ainsi que les dessins de plusieurs reliefs qu'on pouvait encore voir, au milieu du XIXe siècle, sur les parois de ce monument. En outre, selon une pratique alors courante, il préleva au retour de l'expédition un certain nombre de blocs sculptés qui se trouvent aujourd'hui au Musée de Berlin.

Lepsius n'était toutefois pas le premier à enlever des blocs décorés de ces tombeaux. Durant la première moitié du siècle dernier, à cette époque qui voyait le déchiffrement des hiéroglyphes par Jean-François Champollion et la naissance de la science égyptologique, alors que l'intérêt pour tout ce qui touchait l'Égypte s'intensifiait dans l'Europe entière, les savants avaient un grand besoin de sources et de matériaux nouveaux – en particulier d'inscriptions – tandis que les musées d'art et d'histoire commençaient à acheter des antiquités collectées sur les sites mêmes par des rabatteurs indigènes et des commerçants européens, lesquels étaient le plus souvent des diplomates. C'est ainsi que le Musée des Antiquités de Leyde acquit une grande partie de son fonds égyptien au cours de cette période. La collection de Giovanni d'Anastasy, consul général de Suède et de Norvège en Égypte, dont la majorité des sculptures et bas-reliefs provenait précisément de Saqqara, parvint au musée en 1829 : parmi ces quelques six mille objets se trouvaient notamment trois grandes statues, d'une qualité superbe, de Maya, le Directeur du Trésor des pharaons Toutânkhamon et Horemheb, et de son épouse Méryt. Cependant, toutes ces antiquités arrivaient généralement en Europe sans indications fiables sur leur provenance et sans aucune mention du contexte archéologique de leur découverte. C'est la raison pour laquelle le Musée de Leyde, associé à l'Egypt Exploration Society, a entrepris depuis quelques années de fouiller les secteurs de la nécropole du Nouvel Empire de Saqqara susceptibles de fournir de nouvelles données sur la provenance et la nature des pièces maîtresses de ses collections.

Le site choisi par l'expédition anglo-hollandaise, paysage aux formes lunaires parsemé de petits monticules de sables et de gravats alternant avec de légères dépressions rectangulaires, plus ou moins grandes, qui correspondent aux cours des tombes du Nouvel Empire, partiellement ensablées sous l'effet du vent, est délimité par plusieurs éléments remarquables : à l'ouest, par le complexe funéraire de Sékhemkhet dégagé par Zakaria Ghoneim dans les années cinquante; au nord, par la chaussée d'Ounas; à l'est, au bord de l'escarpement du plateau désertique, par les déblais des fouilles de Quibell, au début du

siècle, dans ce qui fut le monastère d'Apa Jeremias, édifié à la fin du Ve siècle de notre ère en remployant un grand nombre de dalles et de blocs sculptés provenant des tombes voisines du Nouvel Empire; au sud, par l'ouadi qui sépare le site de Saqqara-Sud de celui de Dahchour.

Dès le commencement des travaux en 1975, l'objectif premier était de retrouver le tombeau de Maya en utilisant pour cela le plan établi par les topographes de Lepsius. Ce plan s'est cependant révélé moins exact que prévu puisque, au lieu de localiser la tombe de Maya, l'expédition a mis au jour celle du général Horemheb : ce contemporain de Maya, puissant général des armées de l'Égypte, allait, après avoir gouverné le pays au nom de son souverain, le roi-enfant Toutânkhamon, en tant que régent et prince-héritier, devenir pharaon lui-même à la fin de la dynastie. Sa tombe est la plus grande de la nécropole de la fin de la XVIIIe dynastie et sa découverte compensait amplement l'insuccès rencontré dans la recherche de la tombe de Maya, d'autant plus que le Musée de Leyde possède un certain nombre des célèbres reliefs provenant du tombeau memphite d'Horemheb.

Au terme des six campagnes qu'a nécessité ce chantier, il a été décidé de poursuivre la recherche de la tombe de Maya, en élargissant désormais de façon systématique la surface des fouilles à partir des murs d'enceinte de la tombe d'Horemheb. C'est ainsi qu'ont été successivement dégagées les tombes du chef des bâtisseurs Paser, du chef des musiciens du temple de Ptah Raia, du trésorier du Ramesséum Tia, beau-frère de Ramsès II, du lieutenant de l'armée Ramosê, commandant en second d'Horemheb, et des marchands d'or Khaÿ et son fils Pabes. Ce n'est qu'en 1986, plus de dix ans après le commencement des fouilles, qu'a enfin été découvert le tombeau de Maya. Au cours des années suivantes ont également été mises au jour les chapelles funéraires d'Iniouia, surintendant du bétail d'Amon, et de Paÿ et son fils Raia, tous deux chefs du harem royal. Tous ces monuments datent de la fin de la XVIIIe dynastie ou de l'époque ramesside (fig. 2).

Les complexes funéraires memphites de cette époque consistent en deux éléments. On a en premier lieu un édifice construit sur la surface rocheuse du plateau désertique faisant office de chapelle funéraire privée. Les plus grands de ces édifices mesurent environ 50 m de long sur 15 m de large; les murs extérieurs atteignent une hauteur d'environ 3 ou 4 m. Ils sont orientés est-ouest, l'entrée se trouvant à l'est. Le type le plus simple comporte une cour à ciel ouvert et une série de trois chapelles; la chapelle axiale est généralement divisée en deux parties, une antichambre et une salle d'offrande dans laquelle se dresse la stèle funéraire principale. Pendant la période de transition entre la XVIIIe et la XIXe dynastie, ces édifices sont construits en briques crues, la face intérieure des murs de la chapelle centrale étant alors revêtue de blocs de calcaire et son toit surmonté par une petite pyramide en briques crues. Les deux chapelles latérales sont plus simples : elles sont voûtées et leurs parois ont reçu un décor peint.

Le deuxième élément constitutif de ces monuments est la tombe proprement dite, partie souterraine creusée dans le rocher et accessible par des puits profonds dont l'entrée se situe au milieu de la cour ouverte. Dans ces chambres souterraines étaient inhumés le propriétaire de la tombe et son épouse ainsi que fréquemment d'autres membres de sa famille.

Les grandes tombes, comme celle d'Horemheb (fig. 2), présentent plusieurs autres chambres et salles. A une avant-cour succède un pylône massif suivi de deux cours péristyles séparées l'une de l'autre par une grande salle voûtée abritant des statues du propriétaire de la tombe et de sa femme. Les parois de cette "salle des statues", flanquée de deux chapelles ou magasins également voûtés, est revêtue de blocs de calcaire sculptés, tout comme les parois des deux cours péristyles et des différents passages de portes. Toutes ces parties de l'édifice sont pourvues d'un dallage en calcaire. Les complexes souterrains comprennent quant à eux des séries de chambres s'étageant sur plusieurs niveaux. Dans le cas d'Horemheb, les parties les plus profondes sont situées à plus de 28 mètres au-dessous du dallage de la cour.

La redécouverte de la tombe de Maya, en 1986, fut à beaucoup d'égards un événement exceptionnel. La mission était occupée cette année-ci à fouiller la tombe de Ramosê située immédiatement au nord de celle d'Horemheb. Dans la cour de cette tombe se trouvent deux puits : le puits principal du complexe souterrain de Ramosê lui-même et un puits secondaire datant probablement de l'Ancien Empire mais réutilisé à la Basse Epoque.

Dans l'un des angles de la chambre au fond de ce puits, une ouverture ménagée par des voleurs donnait accès à un autre complexe funéraire de grandes dimensions qui appartenait manifestement à la tombe d'un personnage important. Comme d'habitude, les chambres de ce complexe n'étaient pas décorées. Dans le sol de la plus grande chambre, un autre puits descendait à un deuxième niveau, plus profond. Dans le faible espoir d'y trouver éventuellement une quelconque indication sur l'identité du propriétaire de cet ensemble funéraire – un ouchebti inscrit à son nom par exemple –, le Professeur G.T. Martin et nous-mêmes décidâmes, à la fin de la saison, d'explorer ce puits. Armés d'une simple lampe électrique, après avoir effectué la descente au moyen d'une échelle de corde, nous atteignîmes le fond du puits à partir duquel un escalier tournant, encombré de débris, donnait accès à une grande salle. Au loin, nous pouvions apercevoir un montant de porte avec des inscriptions en jaune. La salle elle-même se révéla être également décorée : toutes les parois étaient revêtues de blocs de calcaire sculptés et peints presque uniquement en jaune, seuls quelques détails étant soulignés en noir ou en bleu.

C'était là un fait exceptionnel : aucune inscription n'avait encore été recensée dans les parties souterraines des tombes. Plus grandes encore furent notre surprise et notre joie lorsque nous lûmes les inscriptions : elles fournissaient les noms du trésorier Maya et de son épouse Méryt. Après plus de dix ans de fouilles, nous avions finalement trouvé, bien que d'une façon peu orthodoxe, cette tombe importante.

Dans l'une des parois de la salle une porte ouvrait sur un corridor rempli de débris conduisant, autant que nous pouvions le distinguer, à d'autres chambres décorées de la même façon. Cependant, à peine

avions-nous réussi à identifier les noms des propriétaires que l'ampoule de notre lampe électrique rendait l'âme et nous dûmes nous féliciter de notre découverte dans une obscurité totale, à plus de 20 mètres de profondeur...

L'archéologie requiert toutefois beaucoup de patience. La saison de fouilles touchait à sa fin et il ne pouvait être question de commencer immédiatement le dégagement du complexe funéraire de Maya.

De même, il va sans dire qu'on ne peut commencer la fouille d'un tombeau par sa partie souterraine. L'unique solution envisageable était de suivre la procédure normale, autrement dit d'attendre la saison suivante pour dégager, en surface, l'édifice funéraire encore complètement ensablé et, par la suite, descendre dans les salles souterraines par le propre puits funéraire de Maya .

Bien qu'on puisse souvent lire que Lepsius a conduit des fouilles dans la nécropole memphite en 1843, ce n'est pourtant pas le cas : en effet, seuls ont été relevés les vestiges qui émergeaient alors du sable, mis au jour par le vent ou bien par l'activité des marchands-explorateurs qui l'avaient précédé sur le site. Sur le plan de la tombe de Maya dressé à cette époque figure un grand monticule de sable dans l'un des angles de la cour, montrant ainsi clairement que Lepsius n'a jamais totalement désensablé le monument. Sont également représentés l'une des portes d'entrée de cette cour, une unique colonne papyriforme et, à l'ouest, l'accès à une chapelle. Les reliefs en calcaire ont été indiqués en noir. On remarque aussi un groupe statuaire de Maya et Méryt assis, qui n'est toutefois pas le fameux groupe de Leyde déjà parvenu au musée lorsque Lepsius visita le site.

Avant les fouilles anglo-hollandaises, on supposait que ce plan de Lepsius correspondait au plan à peu près complet de la tombe et, comme tel, il a parfois servi de base à des reconstitutions.

En réalité, cette cour de Lepsius n'est que la cour péristyle intérieure de la tombe (fig. 3), laquelle est beaucoup plus vaste qu'on ne le croyait. Elle ressemble en effet à celle d'Horemheb dans ses caractéristiques essentielles : un pylône, deux cours, une "salle des statues" voûtée flanquée de magasins, trois chapelles à l'ouest, celle du centre

étant divisée en deux compartiments. Au milieu de la cour péristyle – celle relevée par Lepsius –, un grand puits dont quelques dalles de couverture sont encore en place donne accès aux parties souterraines. A la différence d'Horemheb, la première cour n'est pas péristyle mais possède un simple sol de terre battue bordé à l'ouest par un portique à six colonnes (fig. 4).

La seule colonne papyriforme vue par Lepsius subsiste toujours et il en est de même pour le groupe statuaire.

Il avait semblé tout d'abord que ce dernier avait disparu parce que les têtes de Maya et de Méryt n'apparaissaient pas là où on pouvait les attendre : il avait en effet été renversé face contre terre, probablement par l'équipe de Lepsius lorsque les bas-reliefs qui étaient situés derrière lui furent prélevés pour être ramenés à Berlin.

Ce groupe est malheureusement très endommagé. Les pieds des deux personnages, taillés dans un bloc séparé, manquent. Le visage de Maya est détruit et le torse de Méryt a complètement disparu : seuls ont été retrouvés des fragments de la tête. En dépit de son état déplorable, cette statue est fort intéressante car elle a été sculptée dans un gros bloc de calcaire blanc provenant d'un monument de l'Ancien Empire : la surface inférieure de la statue conserve un relief d'une grande qualité de cette période.

Ceci constituait la première indication que Maya avait remployé dans son tombeau un grand nombre de blocs anciens, non seulement dans les statues mais aussi dans le dallage des salles et des cours de même que dans le revêtement des parois. La source de tous ces blocs est sans aucun doute la chaussée d'Ounas ou peut-être aussi le temple de la vallée de ce roi.

Les bas-reliefs rapportés à Berlin par Lepsius proviennent de la paroi sud de la cour péristyle. Ils sont tous d'une qualité remarquable mais ont malheureusement beaucoup souffert des bombardements pendant la Deuxième guerre mondiale.

L'un deux montre le halage de grandes statues (naophore, debout, assise) de Maya, le transport de coffres et de vases (*LD* III, 242a) ainsi qu'un groupe de personnages se lamentant. Au registre supérieur, au-

jourd'hui manquant; était figurée une partie des rites de briser les vases rouges (L*D* III, 242b-c). Il faut à ce propos constater que Lepsius n'a copié que certains reliefs et la suite des scènes de Berlin, qu'il a sans doute vue sur place, ne figure pas dans sa publication.

Une autre scène, dont il ne reste que la moitié inférieure, a conservé une partie de sa polychromie : une inscription tirée du *Livre des Morts* (Ch. 13/121) accompagne une représentation de Maya adorant trois divinités assises; il est à noter que ce texte n'est associé à ce type de scène nulle part ailleurs.

La paroi sud était également occupée par une scène de boucherie sculptée en creux.

Sur la paroi sud-est une procession de porteurs d'offrandes était conduite par les trois frères de Maya suivis de ses amis et de ses subalternes (L*D* III, 241b). On distinguait, à droite, les pieds du couple assis sur un siège. Il ne subsiste aujourd'hui de cette scène que trois fragments : la partie supérieure de la représentation du frère aîné de Maya, Nahouher, actuellement à Baltimore, aux Etats-Unis; un petit fragment tombé au sol lors de l'enlèvement des blocs et retrouvé par la mission anglo-hollandaise; un troisième fragment, encore en place, appartenant à la partie inférieure du montant de la porte et dont chaque hiéroglyphe constitue à lui seul un petit chef-d'œuvre. Le reste de la scène publié par Lepsius reste curieusement introuvable. La qualité de ces reliefs est telle qu'il est presque inconcevable que les fragments manquants soient dans une collection publique, inconnus des égyptologues. Peut-être ont-ils été perdus en mer pendant leur transport vers l'Europe ou l'Amérique, comme cela s'est produit avec d'autres blocs provenant de Saqqara. Il n'est pas impossible non plus qu'ils sortent un jour du sable du désert, oubliés par les marchands d'antiquités, à l'instar des quelques autres fragments mentionnés ci-dessus.

Pour une raison qui nous échappe, Lepsius n'a une fois de plus pas publié la suite de cette scène : derrière les sièges de Maya et de Méryt subsiste cependant la partie inférieure des corps des deux filles du couple dont une seule, Maya-men(ti), est ici nommée; le nom de sa sœur, Tjaou-en-Maya, est en revanche connu par une stèle conservée à

Leyde sur laquelle toutes deux figurent en tant que filles adoptives d'un autre couple : ceci pourrait indiquer que leur mère Méryt est morte alors qu'elles étaient encore très jeunes.

La plupart des blocs que Lepsius a vus sur la paroi nord-est sont encore en place et donnent une bonne idée du style et de la qualité des reliefs de la tombe (*LD* III, 241a).

La paroi nord de la cour a, quant à elle, complètement disparu. Provenant cependant sans doute de cette paroi, plusieurs blocs superbes montrant l'arrivée de prisonniers de guerre asiatiques et des têtes de bétail données à Maya par faveur royale ont été remployés dans le dallage du monastère copte d'Apa Jeremias d'où ils ont été extraits par Quibell puis transportés au Musée du Caire.

De même, il ne reste pratiquement rien du revêtement calcaire de la chapelle centrale, hormis plusieurs petits fragments décorés retrouvés lors des fouilles. De chaque côté de l'entrée, un socle devait supporter une statue, peut-être naophore. La grande stèle fausse-porte, d'un type archaïque remontant à l'Ancien Empire, a également disparu.

En dehors de la cour péristyle, la seule partie de la tombe reconnue par Lepsius est le passage menant de cette cour vers la "salle des statues".

Sur la paroi sud de ce passage, Maya et Méryt reçoivent une offrande de résine odorante accomplie par le frère de celui-ci, Nahouher (*LD* III, 240a). Maya et Méryt n'ayant pas de fils, c'est en effet à Nahouher que revient le rôle du fils aîné dans les rites funéraires. L'histoire des reliefs de la cour se répète ici : les pieds de Maya et la petite figure de Nahouher sont actuellement les seuls vestiges de la scène. La représentation de Méryt est complètement détruite. L'activité des voleurs est bien visible ici : on distingue clairement les marques laissées par les scies lors du découpage des blocs. L'un d'entre eux, un fragment du montant de porte gauche, se trouve ainsi aujourd'hui au musée de Rochester, New York.

Mais il y eut là aussi une bonne surprise. Au milieu du passage, dans le sable, a été trouvé, face contre terre, un bloc magnifique, parvenu jusqu'à nous dans un excellent état de conservation. Il s'agit de

la partie supérieure de la grande figure de Maya. La qualité du relief est exceptionnelle, notamment dans l'extraordinaire traitement de la musculature de l'avant-bras de Maya. A lui seul, pourrait-on dire, ce bras incarne cet art de l'école memphite de la fin de la XVIIIe dynastie que Jocelyne Berlandini a décrit comme une "incomparable fusion du réalisme de l'Ancien Empire, de la douceur de l'époque Aménophis III et de l'expressionnisme amarnien". Ce bloc a naturellement été remis à sa place d'origine.

Sur la paroi nord du même passage (L*D* III, 240d), deux des frères de Maya, Nahouher et Nakht, présentent des offrandes à deux femmes assises. La première, Ouéret, est la mère de Maya tandis que la seconde, Hénout-iounou, également appelée "sa mère" dans l'inscription, est très probablement la belle-mère de Maya que le père de celui-ci aurait épousée après le décès de Ouéret. Elle doit avoir joué un rôle important dans la vie de Maya puisque c'est elle, et non pas sa mère naturelle, qui figure dans une grande scène située à l'entrée de la tombe.

De part et d'autre de l'accès à la "salle des statues" depuis la cour péristyle, se trouvent les emplacements de deux statues, sans doute celles de Leyde (Maya assis et Méryt, également assise).

A l'origine, cette "salle des statues" était voûtée et ses murs portaient un décor peint : il n'en reste qu'un petit fragment dans l'un des angles de la salle montrant les pieds de quelques porteurs d'offrandes.

Deux magasins flanquent la "salle des statues" au nord et au sud. Leurs murs sont construits en briques crues estampillées aux nom et titre de Maya et, à l'extrémité ouest, se dresse une stèle anépigraphe sans la moindre trace de texte ou de peinture.

Le portique de la première cour comporte six colonnes. Il abrite deux emplacements destinés à des statues, dont une seule subsiste. C'est probablement ici que se trouvait à l'origine le groupe statuaire de Maya et Méryt conservé à Leyde. Sous ce portique, les bas-reliefs recouvrant les parois était sculptés dans le creux mais seuls sont parvenus quelques blocs et fragments détachés. Une ou, plus probablement, deux grandes stèles aujourd'hui fragmentaires y furent égale-

ment érigées. L'inscription livre une partie de la *Litanie du Soleil* (*Livre d'adorer Rê à l'Occident*), texte religieux essentiellement attesté dans les tombes royales de la Vallée des Rois à Thèbes.

En 1988 fut dégagée la dernière partie de la superstructure du tombeau de Maya : il s'agissait du grand pylône marquant l'entrée principale de l'édifice. Construit entièrement en briques crues, sans revêtement de calcaire comme chez Horemheb, aucun élément de grande importance n'était attendu de cette fouille. C'était là cependant une erreur de calcul .

En effet, un beau matin, en début de saison, apparut un superbe bloc, illuminé par les premiers rayons du soleil levant et dont la finesse du relief et la vivacité de la polychromie étaient à couper le souffle. On peut admirer la parfaite maîtrise technique du sculpteur tout comme la suprême délicatesse du visage de Maya. Un autre fragment porte encore une partie du visage de Méryt, tout aussi sublime. Quelques jours après, un ensemble de blocs pêle-mêle fut mis au jour dans l'entrée du pylône, lequel s'est très vraisemblablement écroulé dès l'époque pharaonique suite à un tremblement de terre. Ces blocs avaient été dissimulés à la vue des bâtisseurs du monastère copte et des voleurs d'antiquités du XIXe siècle par un important amoncellement de briques crues. Parmi ces blocs isolés, on peut mentionner une scène, partiellement conservée, montrant Osiris trônant sous un baldaquin pourvu d'une frise d'*uræus* et accompagnée d'un hymne à ce même dieu ou bien une représentation de Maya et de Méryt suivis, à très petite échelle, par Nahouher et conduisant des porteurs d'offrandes munis de sellettes ornées de colliers d'or.

Plusieurs blocs appartiennent aux montants de la porte du pylône, au linteau et au plafond, décoré de rosettes et de spirales peintes.

Certains de ces blocs proviennent, comme nous l'avons vu pour la cour péristyle, de la chaussée d'Ounas et ont été remployés lors de la construction de la tombe. Ils portent parfois encore une partie de leur décor originel, tel ce bloc où un visage de Hénout-iounou, belle-mère de Maya, et le début d'une longue inscription autobiographique cô-

toient, encore visible sur la tranche, une scène de pêche à la senne de l'Ancien Empire.

La porte du pylône, haute d'environ 3,50 mètres, a pu être restaurée. Sur la paroi sud du passage, Maya, suivi de Nahouher, est figuré entrant dans son temple funéraire où il est accueilli par Méryt et Hénout-iounou. Son cou et ses épaules sont parés de plusieurs colliers d'or, le fameux "or de la récompense" octroyé par le roi aux hauts dignitaires pour leurs actes de service et leur loyauté lors d'une cérémonie spéciale. Maya était en effet l'un des personnages les plus puissants du royaume et c'est lui qui, conjointement avec Horemheb, gouvernait le pays au nom de son souverain, le jeune Toutânkhamon. C'est à lui également que revint l'organisation des funérailles de Toutânkhamon et c'est lui encore qui procéda au scellement de la tombe après les premiers pillages. Après la mort de Toutânkhamon, il servit son successeur, Aÿ, puis son ancien collègue Horemheb, devenu à son tour pharaon.

Au-dessous de cette scène d'accueil, sur un registre plus petit, des serviteurs de Maya apportent d'autres dons royaux : des colliers d'or et différents objets précieux, telles les quatre paires de gants en cuir (fig. 5). Le scribe du trésor Inény accompagne la procession.

Le paroi nord de l'entrée du pylône se compose également d'une scène surmontant un registre de porteurs d'offrandes. On y reconnaît Maya et Méryt en adoration devant Osiris assis, le visage et les mains peints en vert; il est précédé des quatre fils d'Horus debout sur le lotus primordial. La différence dans l'état de conservation des couleurs s'explique par les hasards de la chute des blocs : les blocs tombés face contre terre ont gardé leur polychromie tandis que les autres, trouvés face en dessus, l'ont généralement perdue. Cette scène est accompagnée d'un bref hymne dont la copie exacte figure sur un vase trouvé dans un vaste dépôt de poteries situé à l'extérieur du pylône et constitué des pots de peinture mis au rebut, après utilisation, par les artisans qui ont peint les chefs-d'œuvre de la tombe de Maya. Sous le tableau principal, neuf porteurs d'offrandes – en fait, les amis et les subalternes de Maya identifiés par leurs nom et titre – s'avancent chargés

de tiges de papyrus, de fruits divers (figues, grenades et raisins), d'un bouquetin ou ibex, de canards et de diverses pâtisseries (fig. 6).

La porte d'entrée du pylône est désormais complètement reconstituée, avec son plafond, ses linteaux et ses corniches. Les massifs du pylône sont, quant à eux, en cours de restauration et devraient atteindre à l'issue des travaux une hauteur d'environ six mètres.

Avant d'aborder les parties souterraines de la tombe, il reste à mentionner une dernière découverte faite à l'extérieur de la tombe. S'appuyant contre le mur sud du tombeau, une petite chapelle en briques crues, ne mesurant qu'environ un mètre de haut, renfermait une stèle, une petite statuette en bois et plusieurs céramiques, le tout placé sur et derrière une table d'offrandes. La stèle, en parfait état, appartient au prêtre-lecteur attaché au culte funéraire de Maya et Méryt, Yamen. Sur le registre supérieur, Yamen présente des offrandes à Osiris; au-dessous, il officie devant le couple défunt.

Descendons maintenant dans le complexe souterrain de la tombe constitué de deux niveaux principaux. Un premier puits donne accès à un groupe de chambres, non décorées, qui sont en fait une extension de structures datant de l'Ancien Empire. Un deuxième puits conduit à un escalier tournant qui se divise en deux; à gauche, il mène à une grande salle non décorée; à droite, il ouvre sur une première chambre revêtue de reliefs suivie d'un corridor desservant deux autres chambres décorées de la même façon. Ce sont les caveaux funéraires proprement dits de Maya et de Méryt, creusés à une profondeur de plus de plus de 21 mètres sous le sol de la cour péristyle. Chacune des trois salles décorées possède une annexe dépourvue de revêtement; une autre petite annexe se trouve au bout du corridor.

Cinq stèles rupestres dédiées à Maya et à Méryt ou, le plus souvent, à Méryt seule ont été gravées en différents endroits du complexe souterrain.

Le revêtement sculpté de la première salle est pratiquement complet. On y reconnaît le couple défunt descendant dans l'Au-delà et adorant Osiris ainsi que les autres divinités du royaume des morts, Isis, Nephthys, Geb, Nout, Anubis, Oupouaout et Sokaris. Tous les

personnages ont été peints en jaune doré tandis que certains détails des visages sont soulignés de noir et que colliers et bracelets sont rehaussés de bleu. Ces chambres profondément excavées jouent en effet le rôle des cavernes souterraines de l'Au-delà que traverse chaque nuit le dieu-soleil Rê, illuminant dieux et défunts de ses rayons d'or régénérants.

Lors de la découverte, le corridor suivant la première salle était comblé de débris tandis que son annexe renfermait une douzaine de grandes jarres dont les têtes, à l'origine scellées, avaient été brisées par les pillards : ces jarres contenaient cependant encore une poudre de couleur beige, très probablement de la farine.

La tombe a été pillée de fond en comble, certainement à plusieurs reprises. Du contenu sans doute très riche des chambres funéraires et de leurs annexes, il ne subsiste que d'infimes fragments. En outre, tous les objets de bois, y compris les sarcophages avec leurs inscriptions incrustées en pâte de verre, ont complètement pourri en raison de la grande humidité et de la chaleur qui règnent dans ces chambres profondes. Parmi les quelques éléments découverts, citons par exemple un grand *ouchebti* d'albâtre pourvu de hiéroglyphes incrustrés en pâte de verre bleue et dont la largeur atteint environ dix centimètres. Un pilier *djed* en faïence provient de l'une des prétendues "briques magiques"; c'est un objet précieux pour nous car il fournit le nom du père de Maya, le seigneur Iouy. Des chaînons en filigrane d'or appartiennent probablement au système d'attache du pectoral au scarabée de cœur sur la poitrine de la momie de Maya. Plusieurs petits fragments d'ivoire ornés de motifs floraux, d'un veau ou d'une nageuse nue ont dû faire partie de boîtes ou de meubles. Sur d'autres pièces d'ivoire figurent des représentations du dieu Bès dansant dont la plus grande mesure environ six centimètres de haut. Enfin, un chien miniature, également en ivoire, n'excède pas deux centimètres.

Quant aux propriétaires de ces richesses, il ne reste d'eux que deux boîtes à chaussures d'ossements fragmentaires que le Dr Eugène Strouhal, anthropologue attaché à la mission, a étudiés pendant plusieurs saisons. Il semblerait que deux hommes, deux femmes et un en-

fant de sexe indéterminé aient été inhumés dans ces chambres. Il s'agit très vraisemblablement, à côté de Maya et de Méryt, de Hénout-iounou, l'identité de l'autre individu masculin et de l'enfant restant inconnue.

En dehors de ce mobilier, une quantité étonnante de poteries brisées a été mise au jour dans la tombe. Huit saisons de travail ont été nécessaires aux spécialistes de la céramique pour recoller les centaines de milliers de tessons livrés par les fouilles.

Parmi les spécimens qui ont pu être reconstitués se trouve un grand nombre de jarres de différents types peintes en bleu. Certaines formes restent à ce jour sans parallèles : ainsi un vase en forme de bouquet de fleurs ayant peut-être été utilisé pour des offrandes florales ou bien plusieurs vases en céramique rouge dont les anses sont attachées au niveau du col. Un grand bassin, mesurant environ soixante-dix centimètres de large et aux proportions très lourdes, peint en jaune et aux bords soulignés de rouge, percé d'un trou en son centre, a pu servir à des purifications rituelles ou, beaucoup plus simplement, à prendre une douche.

Des étiquettes inscrites en hiératique précisent le contenu d'une quarantaine de jarres. Plusieurs variétés d'huiles (de sésame, de moringa, etc...) et de vins (sec et doux) ont ainsi été répertoriées. On signale également la présence de miel. Un groupe fort intéressant de dix amphores renfermait de l'eau sainte en provenance de diverses localités sises dans le Delta, sur les différentes branches du Nil.

La découverte de bas-reliefs dans les chambres souterraines reste cependant l'apport majeur de cette fouille. Malheureusement, les accès à ces salles étaient dissimulés par des revêtements en calcaire identiques à ceux des parois mêmes et, dans leur recherche d'éventuelles chambres cachées, les pilleurs ont fracassé la quasi totalité des reliefs. En outre, ces chambres ont été creusées dans une couche de marne presque aussi molle que de l'argile, tandis que les plafonds et les sols ont été taillés dans un calcaire très dur : le rocher du plafond a exercé pendant plus de 3000 ans une pression énorme sur les reliefs

qui subsistaient encore sur les parois et peu de ces blocs décorés ont survécu dans leur état originel.

Toutefois, certaines particularités du programme iconographique se dégagent d'ores et déjà. Par exemple, une scène, empruntée au chapitre 151 du *Livre des Morts*, montrant Anubis, auxiliaire divin de la momification, assistant à la résurrection de la momie de Maya, étendue sur son lit funéraire et veillée par Isis et Nephthys, se rencontre dans les deux chambres funéraires, exactement au même endroit; deux autres effigies d'Anubis sont couchées sur les pylônes marquant l'entrée de l'Au-delà. Dans les angles de la pièce figurent les quatre fils d'Horus. Dans un autre tableau, l'un des rares qui soit pratiquement complet, Maya est représenté en adoration devant Osiris.

Etant donné l'état de conservation de ces chambres, il était parfaitement clair dès les premiers instants qu'il ne serait pas possible de restaurer les parois sur place. Même dans le cas contraire, les salles souterraines seraient restées à peu près inaccessibles, et en tout cas trop dangereuses. Pour cette raison, il a été décidé d'aménager trois nouvelles chambres immédiatement sous le sol de la grande cour ouverte faisant suite au pylône, afin de pouvoir restaurer et réinstaller ces blocs magnifiques dans un espace plus facile d'accès. Ce projet est encore en cours de réalisation.

Ainsi, l'angle de l'une des salles a déjà fait l'objet d'une restauration : Maya et Méryt adorent le dieu Geb, père d'Osiris, lequel est d'habitude rarement représenté seul. La paroi droite comporte un long hymne à Osiris qui a pu être reconstitué à partir d'un grand nombre de fragments; c'est un texte complètement nouveau pour lequel on ne connaît pas de parallèles. Un autre angle est actuellement en cours de restauration mais le travail est encore loin d'être achevé.

En fait, ce n'est que lors de leur transport hors des chambres souterraines vers leur nouvel espace d'exposition que l'on a pu se rendre compte de l'extraordinaire qualité de ces bas-reliefs, à la richesse iconographique desquels s'allie la perfection de l'exécution (fig. 7).

La tombe de Maya a enfin livré une partie de ses secrets et révélé la splendeur d'un art encore trop souvent méconnu. De nombreuses re-

cherches doivent suivre leur cours, en particulier sur la famille du haut dignitaire de la fin de la XVIIIe dynastie. De même, l'avenir permettra, à n'en pas douter, de mieux comprendre le choix et l'organisation des textes religieux, voulus par le possesseur du splendide ensemble funéraire qu'un heureux hasard a, enfin, permis de redécouvrir.

BIBLIOGRAPHIE

Les indications bibliographiques suivantes peuvent servir à remplacer un certain nombre de diapositives qui accompagnaient la conférence.

Des rapports préliminaires sur les fouilles ont paru dans *JEA* 73 (1987), 1-9; 74 (1988), 1-14 et 77 (1991), 7-21; voir aussi G.T. Martin, *The Hidden Tombs of Memphis. New Discoveries from the Time of Tutankhamun and Ramesses the Great* (Londres, 1991), 147-188 (édition allemande : *Auf der Suche nach dem verlorenen Grab. Neue Ausgrabungen verschollener und unbekannter Grabanlagen aus der Zeit des Tutanchamun und Ramses II. in Memphis* (Mayence, 1994), 188-234); J. Berlandini-Keller, "Découverte à Sakkara", *Connaissance des Arts* 413-414 (juillet-août 1986), 62-69; H.D. Schneider, "A l'ombre de Toutankhamon", *Les dossiers d'archéologie* 146-147 (mars-avril 1990), 94-103. Pour une publication provisoire des étiquettes de jarres hiératiques, voir J. van Dijk, "Hieratic Inscriptions from the Tomb of Maya at Saqqâra : A Preliminary Survey", *GM* 127 (1992), 23-32.

Les reliefs publiés par Lepsius et les autres fragments de la tombe connus avant sa redécouverte ont été étudiés par E. Graefe, "Das Grab des Schatzhausvorstehers und Bauleiters Maya in Saqqara", *MDAIK* 31 (1975), 187-220; pour les blocs trouvés dans le monastère copte, voir J.E. Quibell, *Excavations at Saqqara (1908-9, 1909-10) : The Monastery of Apa Jeremias* (Le Caire, 1912), pl. lxv-lxvi, lxix : 5, lxx : 4-6, lxxiv : 2-3, lxxix : 2-3, 5, lxxxii : 1-2. Voir également H.D. Schneider, "Maya l'amateur de statues. A propos de trois statues fameuses du Musée de Leyde et d'une sépulture oubliée à Saqqarah", *BSFE* 69 (mars 1974), 20-48.

Sur la vie et les travaux de Maya, consulter E. Hornung, "Der Vertreter Haremhabs in Theben", dans *Das Grab des Haremhab im Tal der Könige* (Berne, 1971), 21-23; J. van Dijk, "The Overseer of the Treasury Maya : A Biographical Sketch", *OMRO* 70 (1990), 23-28; *id.*, "A Statue Base of May(a) in Copenhagen", *OMRO* 71 (1991), 7-20.

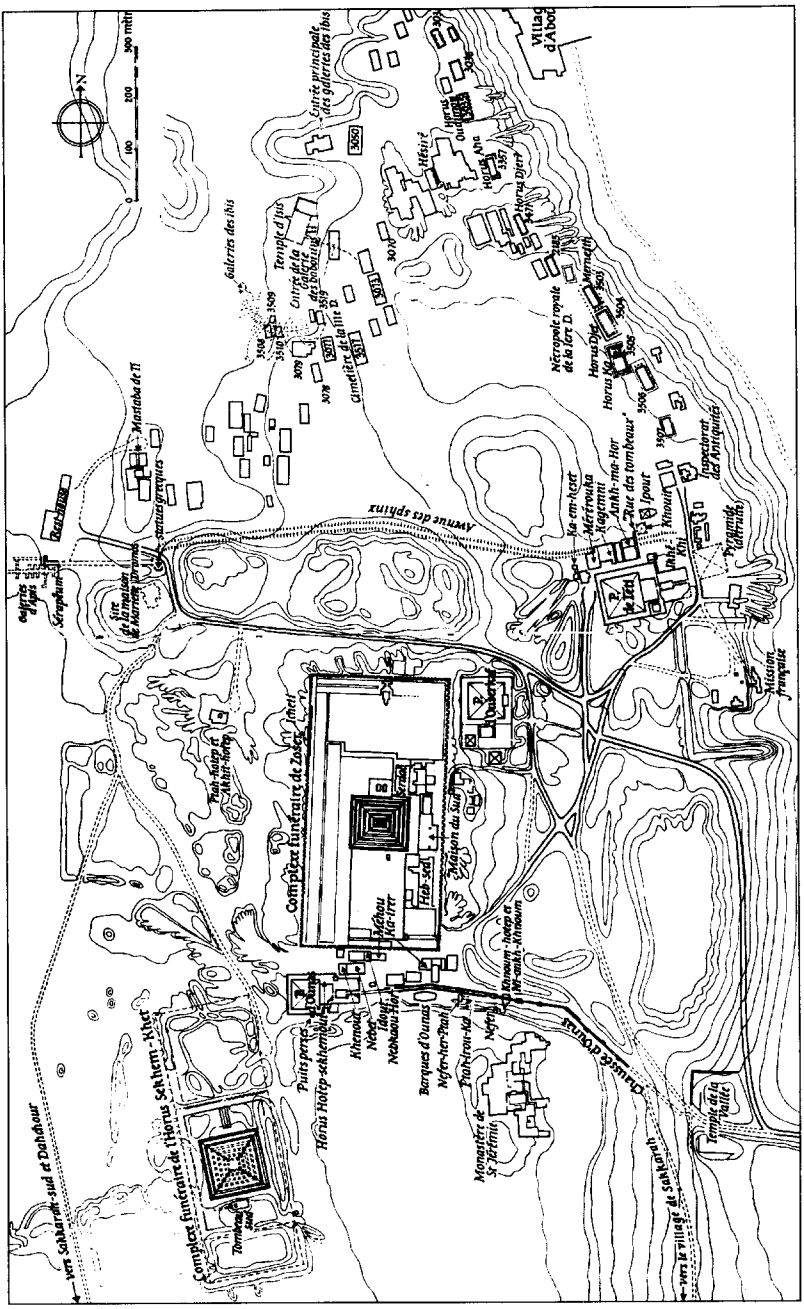


Fig. 1 : Plan du secteur nord de la nécropole de Saqqara établi par J.-Ph. Lauer.

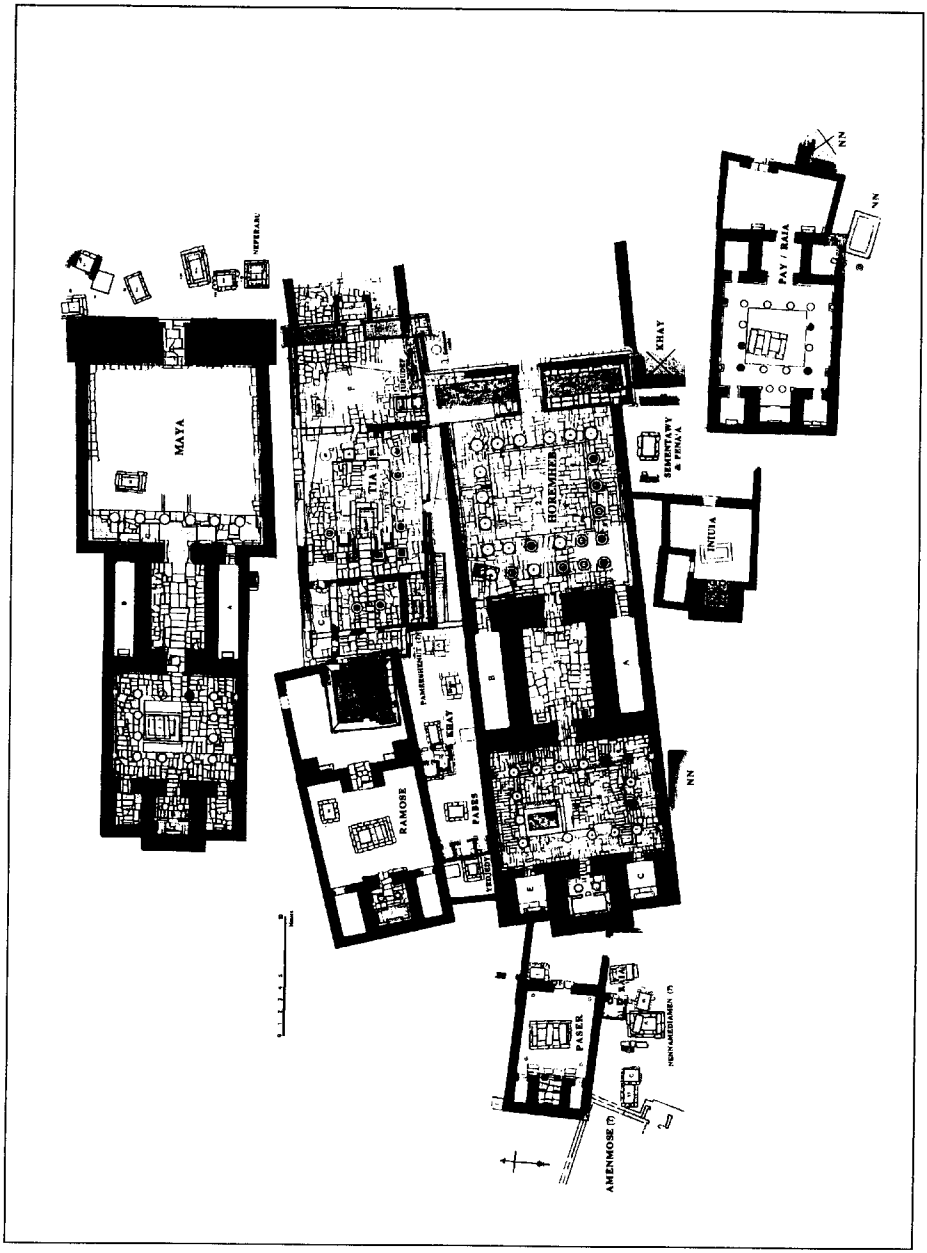


Fig. 2 : Plan d'ensemble des tombes du Nouvel Empire fouillées par la mission anglo-hollandaise à Saqqara, 1975-1996.

Fig. 3 : La cour péristyle avec, au centre, le grand puits funéraire.

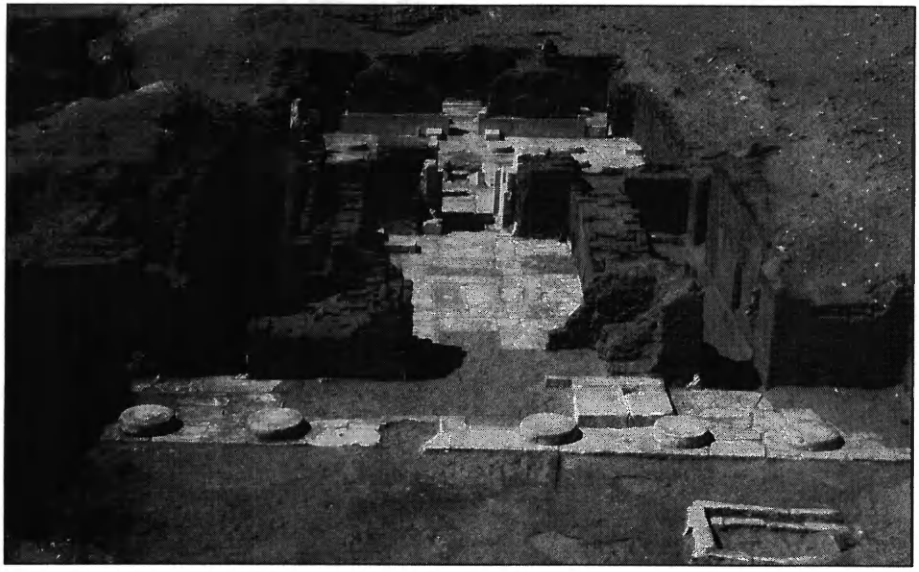


Fig. 4 : La tombe de Maya vue de l'est.

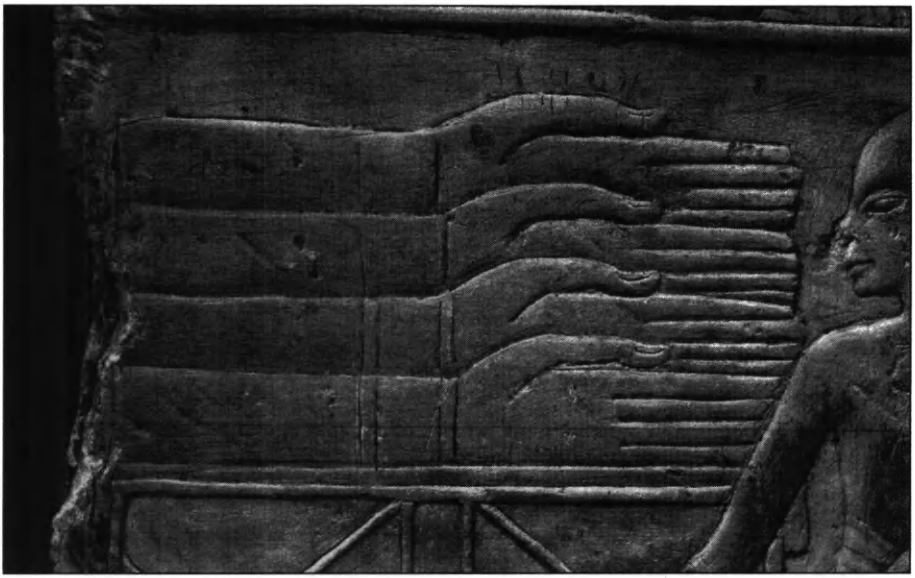


Fig. 5 : Paroi sud de l'entrée monumentale, détail : deux paires de gants de cuir.

Fig. 6 : Procession de porteurs d'offrandes,
détail : le scribe du trésor Sennéfer et le secrétaire personnel de Maya, Ptahmès.

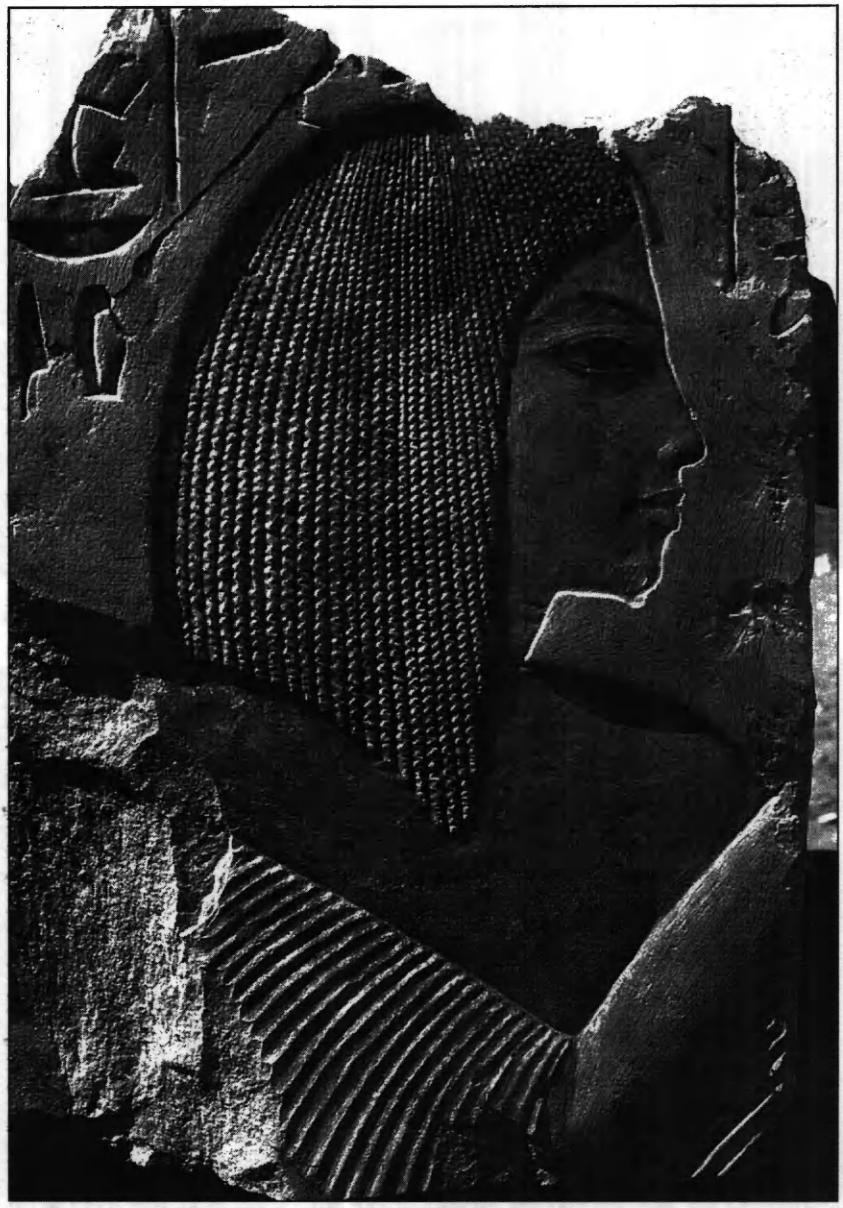


Fig. 7 : Portrait idéalisé de Maya
provenant de l'une des chambres souterraines.

NOUVELLES RECHERCHES DANS LA TOMBE DE RAMSÈS II (KV 7)*

Lilian POSTEL
Institut d'égyptologie Victor-Loret
Université Lumière-Lyon 2

Dissimulée par les falaises de Deir el-Bahari que domine, au sud-ouest, la silhouette caractéristique de la Cime – le point le plus élevé et le plus remarquable de la montagne thébaine –, la Vallée des Rois draine aujourd'hui, dans un site que les aménagements imposés par l'homme ont quelque peu altéré, voire aseptisé, le flot incessant des touristes venus admirer les tombeaux des souverains du Nouvel Empire.

Cette vocation touristique de la nécropole royale, établie de longue date[1], pourrait laisser croire que son étude archéologique est close et que les recherches menées en cet endroit depuis les débuts de l'égyptologie – sans compter les explorations des premiers voyageurs européens – ont livré la grande majorité des renseignements qu'on était en droit d'attendre d'un tel lieu. Howard Carter n'a-t-il pas, en outre, dans les premières années de ce siècle, fouillé d'une manière qu'il estimait systématique les secteurs qui avaient, selon lui, jusqu'alors échappé aux investigations de ses prédécesseurs ? La mise au jour de la tombe de Toutânkhamon et de son fastueux mobilier funéraire venait, à l'automne de 1922, couronner l'entreprise de l'archéologue britannique et, comme on se complut bien vite à le croire, mettre un terme aux campagnes de fouille dans la Vallée des Rois.

Notre connaissance de la Vallée des Rois est cependant aujourd'hui loin d'être exhaustive et il est désormais certain que son sol recèle encore de nombreux vestiges. La redécouverte en 1987 de la tombe n° 5 par l'équipe du Theban Mapping Project de l'Université américaine du Caire, dirigée par le professeur Kent Weeks, en est la parfaite illustra-

tion : cette tombe, dont les premières salles avaient été visitées au début du XIXe siècle par James Burton mais dont l'emplacement exact avait été depuis oublié, s'étend sur une vaste surface et présente des aménagements originaux, qu'on était jusqu'au mois de février 1995 loin de soupçonner, destinés, selon l'hypothèse la plus vraisemblable, à abriter les sépultures d'au moins certains fils de Ramsès II[2].

D'autres monuments, bien que connus depuis longtemps, attendent une publication et une interprétation, comme, par exemple, quelques tombes, de grandes dimensions mais anépigraphes et de ce fait difficilement datables[3]. De même, de petites tombes jadis hâtivement fouillées et vidées de leur contenu mériteraient un réexamen, ne serait-ce que pour déterminer plus précisément la date de leur première utilisation et comprendre la raison de leur présence dans une nécropole royale dont le développement fut manifestement beaucoup plus complexe qu'on ne le laisse habituellement entendre[4].

L'histoire de la Vallée des Rois reste par ailleurs encore largement à écrire[5], tout comme reste à retrouver l'aspect originel de la vallée que les égyptologues de la fin du siècle dernier et surtout du début du siècle ont définitivement remodelée en accumulant gravats et déblais de fouille sur le sol antique.

Enfin, les hypogées royaux les plus prestigieux n'ont bien souvent jamais été publiés *in extenso* et les publications, souvent anciennes comme celle, presque complète mais encore partielle, de la tombe de Ramsès IX par Félix Guilmant au début du siècle[6], ne répondent plus aux critères scientifiques actuels. Il a ainsi fallu attendre l'année 1991 pour que soit mise à la disposition du public, sous la responsabilité d'Erik Hornung, la première couverture photographique quasi complète de la tombe de Séthi I réalisée entre 1921 et 1928 par le photographe du Metropolitan Museum, Harry Burton : cet ouvrage, aussi précieux soit-il, ne saurait cependant constituer une publication définitive de la fameuse "tombe de Belzoni"[7]. C'est à Erik Hornung également que nous sommes redevables d'un volume à la somptueuse iconographie consacré aux tombes de Ramsès IV et de Ramsès VII, récemment paru dans la collection *Theben* que dirige Jan Assmann[8].

La tombe de Ramsès II, sans doute l'un des souverains les plus connus de l'ancienne Égypte, n'échappe pas à cette règle puisque, en dehors de travaux ponctuels, elle n'a fait jusqu'à présent l'objet d'aucune étude d'ensemble : elle demeure aujourd'hui en partie comblée et tout au plus connaît-on les principales caractéristiques de son plan – dont différentes versions ont été données – ainsi que les grandes lignes du programme iconographique développé sur ses parois.

C'est dans ce contexte qu'en 1993 le Conseil supérieur des antiquités égyptiennes a décidé la réouverture du chantier du tombeau de Ramsès II (KV 7) dont la conduite a été confiée à une mission franco-égyptienne dirigée par Christian Leblanc et placée sous la responsabilité conjointe du Centre d'étude et de documentation sur l'ancienne Égypte (CEDAE) et de la Mission archéologique française de Thèbes-Ouest (Louvre, INET / CNRS, URA 1064). Depuis le commencement, l'Institut d'égyptologie Victor-Loret de Lyon est étroitement associé aux recherches en la personne de son directeur, le professeur Jean-Claude Goyon, et de plusieurs chercheurs-doctorants. C'est pourquoi le Cercle Victor-Loret, dans la continuité de sa politique de soutien à la recherche égyptologique lyonnaise, s'est fixé comme objectif de favoriser la participation de jeunes chercheurs lyonnais aux campagnes annuelles en leur proposant une aide financière destinée à couvrir les frais de transport aérien jusqu'alors à la charge des intéressés : Muriel Nicolotti et l'auteur de ces lignes ont ainsi chacun pu effectuer un séjour de travail d'une durée d'un mois à l'automne 1995.

Il paraît dès lors légitime que les membres du Cercle lyonnais d'égyptologie bénéficient d'informations régulières, notamment par l'intermédiaire du *Bulletin*, sur l'évolution des travaux et sur les résultats obtenus au cours des campagnes successives.

Relativement peu de choses ont été écrites sur la tombe de Ramsès II et les quelques informations dispersées dans divers articles et ouvrages sont souvent contradictoires; certaines affirmations transmises par la littérature égyptologique semblent même erronées tandis que de nombreux points demeurent peu assurés en raison de l'ambiguïté des termes dans lesquels ils ont été jusqu'alors abordés. C'est la raison

pour laquelle s'impose dans un premier temps un état de la question pouvant mettre en évidence les données certaines sur l'histoire de la tombe, de l'inhumation de Ramsès II à sa redécouverte à l'époque moderne en passant par son éventuelle réutilisation dans l'Antiquité, et présentant les grands objectifs qui ont été assignés aux recherches en cours ainsi qu'un bref bilan des travaux effectués depuis 1993-1994.

L'histoire de la tombe a été traitée à plusieurs reprises, souvent de façon succincte et sous la forme d'une simple énumération des explorateurs successifs, certains ou supposés, de l'hypogée royal.

Dès l'an 29 du règne de Ramsès III, la tombe aurait fait l'objet d'une tentative de pillage. Diverses inspections ont ensuite eu lieu de la fin de la XXe à la XXIe dynastie jusqu'à ce que la momie du roi, placée dans un cercueil de remploi datant vraisemblablement de la fin de la XVIIIe dynastie, soit définitivement entreposée, avec les autres momies royales, dans la cachette de Deir el-Bahari où elle été retrouvée par E. Brugsch en 1881[9].

Rien ne nous est ensuite parvenu de l'histoire de la tombe jusqu'à l'époque gréco-romaine : elle a sans aucun doute été inondée à plusieurs reprises et progressivement comblée par les alluvions[10].

Quatre graffiti grecs ont été relevés par J. Baillet[11] dans le premier corridor (B), sur la paroi gauche pour deux d'entre eux et dans le passage de la porte d'accès (P1), côté droit, pour les deux autres. Aucun graffito n'a été repéré au delà de la porte P2 et il paraît raisonnable de supposer que seule la toute première section de la descenderie demeurait accessible à l'époque gréco-romaine[12]. Les tessons de céramique romaine tardive retrouvés au fond de la tombe, notamment dans la salle du sarcophage, ont pu être apportés par les eaux d'inondation qui ont parfois charrié, outre de grandes quantités d'alluvions, d'imposants blocs de pierre : une occupation de la tombe à la fin de l'Antiquité, ou bien seulement quelques intrusions ponctuelles, ne peuvent cependant être totalement écartées[13].

Les sources restent ensuite silencieuses jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. Contrairement à ce que laisse entendre E. Thomas[14], la tombe de Ramsès II n'a été ni visitée, ni même repérée, par Pococke dans la

première moitié du XVIIIe siècle[15] : aucun plan dressé par Pococke[16], de même qu'aucune entrée d'hypogée figurée sur la vue schématique de la Vallée des Rois reproduite dans son ouvrage[17], ne peuvent être attribués à KV 7. E. Thomas paraît faire allusion à la tombe B de Pococke qui doit être beaucoup plus sûrement identifiée avec la tombe de Mérenptah (KV 8) dont seul le premier tronçon de la descenderie et la salle d'arrêt, à deux piliers, pourvue d'une salle annexe, étaient alors dégagés. La *Description de l'Égypte* fournit un plan partiel similaire de la tombe de Mérenptah et lève toute équivoque à ce propos[18].

Lors de son séjour dans la région thébaine en 1792, Browne semble avoir visité quatre tombes de la Vallée des Rois parmi lesquelles Romer reconnaît celle de Ramsès II. Le plan type des "tombeaux des anciens rois d'Égypte", tel que le décrit Browne, comprend "d'abord une entrée étroite et assez longue, ensuite une chambre. Une continuation du passage qui forme l'entrée, tourne tout-à-coup à droite et conduit dans la chambre qui servoit de sépulture, au milieu de laquelle on voit un sarcophage de granit rouge"[19]. Un tel plan "coudé" se rapprocherait de celui des tombes des souverains du début de la XVIIIe dynastie dont aucune cependant n'était connue à l'époque de Browne[20] : la seule tombe, alors accessible, qui puisse correspondre à cette description est, selon Romer, celle de Ramsès II, voire celle d'Aménophis III dans la Vallée de l'Ouest (WV 22)[21]. La tombe de Ramsès II présente effectivement un changement d'axe à partir de l'antichambre (I) et il faut tourner à droite pour pénétrer dans la salle du sarcophage; en revanche, l'antichambre I ne constitue pas la première "chambre" puisqu'elle est précédée de la salle (F) dont la présence aurait toutefois éventuellement pu, en raison du volume considérable de sédiments, échapper à Browne. Dans la tombe d'Aménophis III, la première section de la descenderie mène à une salle suivie, sur la gauche, d'un couloir ("continuation du passage") aboutissant à un puits par lequel on accède, en tournant "tout-à-coup à droite", à la vaste salle du sarcophage dont l'axe est perpendiculaire à celui du précédent couloir. La description de Browne pourrait ainsi convenir, avec un peu de bonne volonté, à la tombe d'Aménophis III. Il existe néan-

moins un autre tombeau dont l'agencement peut être rapproché de celui mentionné par le voyageur anglais : la tombe de Ramsès III (KV 11) se singularise en effet par un décrochement sur la droite, au niveau d'un élargissement comparable à une "chambre", de sa descenderie qui se poursuit, sans modification d'axe, jusqu'à la salle du sarcophage. Immédiatement après avoir traité du "plan général" adopté dans le creusement des hypogées royaux, Browne accorde quelques lignes aux peintures de cette tombe, parmi lesquelles figurent les deux harpistes "qui ont été décrits par le chevalier Bruce" : il n'est de la sorte pas exclu qu'il se soit directement inspiré du plan de celle-ci pour proposer un plan type. Cette hypothèse respecterait l'enchaînement logique du texte Browne et aurait le mérite de la vraisemblance puisque la tombe de Ramsès III était accessible, sans aucun doute possible, au XVIIIe siècle et qu'elle était, en raison de ses vastes dimensions et de l'excellent état de conservation de son décor, l'une des plus célèbres et des plus fréquemment visitées de la nécropole royale; de plus, en accord avec ce qu'écrit Browne, elle abritait encore la cuve du sarcophage royal en granite rose qui ne fut prélevée qu'en 1816 par Belzoni. Quoi qu'il en soit, Browne, pas plus que Pococke, n'est sans doute entré dans la tombe de Ramsès II qui était au moins en grande partie obstruée depuis l'Antiquité.

La première mention de celle-ci apparaît sur le plan de la Vallée des Rois publié par la Commission d'Égypte[22] : son entrée et l'amorce du premier corridor, qualifiées de "commencement d'excavation ou grotte fermée", sont représentées entre le "IIe tombeau" (Ramsès IV / KV 2) et le "IIIe tombeau" (Mérenptah / KV 8); la tombe demeurait, comme lors du passage de Pococke ou de Browne, inaccessible.

Ce n'est qu'après le départ de Belzoni pour l'Angleterre en 1819 que le consul britannique Henry Salt aurait, selon Wilkinson[23], commencé le déblaiement de la tombe sur environ 55 mètres. Il s'agirait là de la première attestation d'un dégagement partiel de son accès mais aucun élément ne vient confirmer les propos de Wilkinson. Seule une statue royale en bois analogue à celles trouvées dans les tombes de Ramsès I, Séthi I ou Toutânkhamon, acquise par le British Museum

avec la Collection Salt, passe pour avoir été extraite du tombeau de Ramsès II : cette provenance reste cependant très incertaine, voire suspecte[24].

Quelques années plus tard, en 1827, Wilkinson attribue à la tombe de Ramsès II le numéro 7 par lequel on la désigne encore aujourd'hui (KV 7)[25].

En 1829 a lieu la première exploration de la tombe dont on ne puisse douter : les membres de l'expédition franco-toscane, conduite par Jean-François Champollion et Ippolito Rosellini[26], ménagent une galerie à travers les gravats et les sédiments et parviennent non sans difficultés jusqu'à la première salle. Dans une lettre à son frère datée du 26 mai 1829, Champollion explique que "la sépulture de ce grand homme [c.à.d. *Sésostris*, notre Ramsès II] semble avoir été en butte, soit à la dévastation par des mains barbares, soit aux ravages des torrents accidentels qui l'ont comblée à très peu près jusques aux plafonds. C'est en faisant creuser une espèce de boyau au milieu des éclats de pierres qui remplissent cette intéressante catacombe, qu'[ils sont] parvenus, en rampant et malgré l'extrême chaleur, jusques à la première salle"[27]. Champollion écrit ailleurs[28] que "cette sépulture dont tous les restes indiquent une grande magnificence de travail, est l'une des plus encombrées. Il semble qu'on ait voulu la combler à dessein [;] elle a été remplie soit par la main des hommes, soit par les eaux (ce qui est difficile à expliquer) jusques au plafond des salles; nous avons fait déblayer un des côtés, auparavant il n'était possible d'y pénétrer qu'en rampant". Après avoir décrit la rampe d'accès A ("1er corridor"), la porte d'accès à la tombe P1 (linteau et jambages) et le couloir B ("2e corridor"), il poursuit : "le 3e corridor est la suite du tombeau mais il est encombré; et les parois sont détruites ainsi que le plafond; on y pénètre qu'en rampant et la chaleur y est affreuse". Ce "3e corridor" et la "première salle" mentionnée plus haut pourraient tous deux correspondre au corridor C, effectivement très dégradé et encore aujourd'hui incomplètement dégagé, plutôt qu'à la salle du puits (E) ou à la salle du char (F) : il est cependant difficile de lever toute ambiguïté sur la terminologie utilisée par Champollion. Quoi qu'il en soit, l'état de

comblement dans lequel celui-ci trouve la tombe rend peu probable un premier dégagement de la descenderie par Salt, seulement quelques années auparavant.

Quand, à partir de novembre 1844, l'expédition prussienne de Carl Richard Lepsius entreprend une série de relevés dans la Vallée des Rois, la tombe de Ramsès II reste encore largement inaccessible. Lepsius résume ainsi la situation à son arrivée à Gourna et les premiers travaux qu'il fait réaliser : "Zugleich habe ich in dem verschütteten Felsengrabe desselben Ramses [c.-à-d. Ramsès II] in Bab el Meluk graben lassen, welches Rosellini mit Unrecht für unfertig hielt. Es haben sich bereits mehrere Kammern aufgethan und wenn uns das Glück wohl will, so findet sich auch noch der Sarkophag, zwar nicht uneröffnet – dafür haben schon die Perser gesorgt – doch vielleicht weniger als andre verstümmelt, da die Verschlammung des Grabes sehr alt ist"[29]. Ce dégagement, certes partiel, permet aux architectes de Lepsius de dresser un premier plan de la tombe qui, bien qu'inexact, a servi de document de base jusqu'à très récemment[30]. Un dessin au trait du premier tableau de la descenderie (paroi gauche) montrant le roi en adoration devant Rê-Horakhty est également publié[31] ainsi qu'ultérieurement quelques notes sur les cartouches royaux et leurs variantes[32].

A la fin du même siècle, l'ensablement encore important de l'hypogée de Ramsès II ne permet toujours pas son exploration complète et si Eugène Lefébure, lors de son séjour dans la Vallée des Rois en février - mars 1883, exécute quelques croquis de la porte d'entrée, la description succincte qu'il publie se limite à la seule paroi gauche du premier corridor[33] : la brièveté de sa mission ne l'autorise pas à entreprendre des travaux de déblaiement et il ne peut que constater que les galeries ménagées par Champollion, puis sans doute réutilisées par Lepsius, sont obstruées. Les rapprochements qu'il effectue entre la structure de la tombe, qu'il connaît grâce au plan de Lepsius, et celle des autres tombes royales – celle de Séthi I entre autres – le conduisent néanmoins à de judicieuses remarques : il propose notamment une restitution des grands thèmes décoratifs des salles alors inacces-

sibles qui se vérifiera en grande partie par la suite; il définit également les objectifs que devront atteindre de futures fouilles et pose, pour la première fois, le problème de l'existence ou non d'un souterrain partant, comme chez Séthi I, de la salle du sarcophage[34].

Dans les années qui suivent, la tombe de Ramsès II ne retient plus guère l'attention des égyptologues et elle n'a droit qu'à de rares et brèves mentions dans les guides Joanne ou Baedeker qui soulignent invariablement son mauvais état de conservation, sans omettre toutefois de signaler que la momie royale a été retrouvée dans la Cachette de Deir el-Bahari[35].

Le dégagement de la descenderie et l'aménagement d'un accès aux salles inférieures dont le comblement par les sédiments était manifestement moins important que dans les corridors, sans doute en raison du changement d'axe après l'antichambre I, n'interviennent qu'à l'hiver 1913-1914. En effet, du 11 décembre 1913 au 14 janvier 1914, Henry Burton procède, pour le compte de Theodore Davis, à la première fouille archéologique systématique en commençant par le premier corridor (B) et en progressant de la droite vers la gauche[36]. Ces travaux n'ont jamais été publiés et il est difficile de connaître avec précision les différents secteurs que les fouilles ont touchés : après le déblaiement des corridors B, C (passage central uniquement) et D (fig. 2), de la salle du puits E (le vidage du puits semble avoir été seulement amorcé), de la salle F (passage central), des corridors G et H et, au moins partiellement, de l'antichambre I, Burton a vraisemblablement entrepris quelques sondages dans la salle du sarcophage (J). D'après l'inventaire sommaire des trouvailles figurant dans son journal, actuellement conservé au Metropolitan Museum de New York[37], et dont un extrait a été publié par Reeves[38], plusieurs éléments du mobilier funéraire royal ont été mis au jour, pour la plupart dans le fond de la tombe (salles F à J).

Entre le 15 janvier et le 17 février 1920, Howard Carter travaille au sud de l'entrée de la tombe de Ramsès II et dégage, parmi d'autres objets, un fragment de bois, peint et vraisemblablement inscrit ("painted

wood, Ramesses II"), dont l'appartenance au mobilier funéraire du roi ne peut être cependant assurée[39].

Les dégagements de Burton facilitent dorénavant l'étude du tombeau : Jules Baillet peut ainsi relever les graffiti grecs, au nombre de quatre, situés à l'entrée immédiate de la tombe (passage de la porte, tableau du roi adorant Rê-Horakhty)[40].

C'est cependant à Charles Maystre que revient le mérite de publier pour la première fois, suite à une visite dans la tombe en février 1938, un descriptif à peu près complet des scènes et des textes subsistant sur les parois de l'hypogée : en même temps qu'il donne un état des lieux concis, il identifie la plupart des grandes compositions funéraires et confirme les importantes similitudes qui existent, tant dans la structure que dans la qualité des bas-reliefs ou l'agencement du programme iconographique, entre les tombeaux de Séthi I et de Ramsès II[41]. Il copie également le texte du *Livre de la Vache du ciel* (salle N) dont il livre une édition synoptique quelques années plus tard[42].

Le mauvais état général de la tombe et les risques d'effondrement que présentent plusieurs parois et plafonds (fig. 3 et 4 : salle du sarcophage et salle annexe P) dissuadent par la suite les égyptologues d'entreprendre toute étude plus approfondie et de poursuivre le déblaiement de la tombe, lesquels se contentent d'utiliser le plan de Lepsius et ses dérivés ainsi que les données fournies par Maystre[43].

Ce n'est que récemment, dans les années soixante-dix, que des relevés précis sont effectués dans la tombe de Ramsès II, en même temps que dans d'autres tombes royales : ils permettent de dresser un nouveau plan de KV 7 qui diffère notablement de celui établi par Lepsius, dans ses proportions comme dans l'angle de la rupture d'axe (voir fig. 1)[44].

Loin de constituer un aboutissement, ces travaux annoncent une nouvelle orientation des recherches dans la tombe de Ramsès II : généreusement mis à la disposition de l'équipe franco-égyptienne que dirige Christian Leblanc par le professeur Kent Weeks, ce dernier plan offre en effet, après quelques amendements, un point de départ à l'étude systématique de la tombe mise en œuvre depuis 1993.

L'achèvement du déblaiement de celle-ci constitue tout d'abord une priorité. En 1993, le corridor C, la salle F et ses annexes F1 et F2, l'antichambre I, la salle du sarcophage J et ses annexes (K à Q2) étaient encore incomplètement dégagées. Les déblais et dépôts sédimentaires qui encombraient l'antichambre I ont été évacués durant la campagne d'octobre - novembre 1995 : seules des piles de sédiments dont l'enlèvement aurait menacé la solidité de la paroi calcaire ont été laissées en place de part et d'autre des portes P10 et P11 ainsi que le long de la paroi sud-est où la roche a été très fragilisée; cette salle peut désormais être utilisée comme espace de travail et de rangement. Au cours de la même campagne, la salle annexe O a été vidée de son remplissage jusqu'au sol rocheux et son escalier d'accès depuis la fosse de la salle du sarcophage a été nettoyé. Plusieurs chambres restent toutefois partiellement, voire entièrement, remblayées. Le cas le plus significatif est celui des salles F1 et F2 desservies par la salle à piliers F : seul un passage axial a été libéré dans celle-ci et on ne peut accéder à ses annexes nord-est; leur agencement n'est pas connu avec certitude et si Lepsius, suivi par Lefébure, fait figurer sur son plan une première salle carrée à quatre piliers et de dimensions comparables à celles de la salle F, suivie d'une seconde, exiguë, rectangulaire et dépourvue de piliers[45], Maystre, ainsi que B. Porter et R. Moss, adopte le parti d'une première salle rectangulaire à deux piliers, occupant une surface inférieure d'à peu près la moitié à celle de la salle F, sur laquelle ouvre une deuxième chambre similaire à la première dans ses dimensions mais cette fois-ci sans piliers[46]. En l'absence de toute possibilité de vérification, ces salles F1 et F2 n'ont pas été portées sur le plan provisoire qui devra être complété ultérieurement (fig. 1). De même, en de nombreux endroits, le sol originel n'a pu être dégagé et la base des murs demeure masquée par le remplissage sédimentaire : les dimensions au sol devront donc être vérifiées par la suite ainsi que certains points comme, par exemple, la présence ou non de banquettes le long de la paroi ouest de la salle M.

Ces opérations de déblaiement ne peuvent toutefois se concevoir sans que, parallèlement, aient lieu des campagnes de fouille : les tra-

vaux ont concerné en janvier 1995 la salle du puits, partiellement vidé dans sa moitié ouest sur une profondeur d'environ 6 mètres, puis l'antichambre I, la salle du sarcophage J et l'annexe O (janvier 1995 et octobre - novembre 1995). Le décapage du sol originel de la chambre sépulcrale permettra peut-être de mettre en évidence les éventuels aménagements destinés aux funérailles et de déterminer l'emplacement du sarcophage et du réceptacle des vases canopes. En outre, si les couches sédimentaires sont pratiquement vierges de tout vestige archéologique, les niveaux sous-jacents, en contact direct avec le sol d'origine, correspondent aux phases d'utilisation, de pillage et d'abandon de la tombe; ils sont par conséquent susceptibles de receler encore des éléments importants du mobilier funéraire, comme le prouvent les trouvailles de Burton en 1913-1914 et les résultats prometteurs des dernières campagnes[47]. Les déblais laissés par les fouilles et les sondages antérieurs méritent également un réexamen car l'expérience montre que de nombreux fragments ont pu échapper à l'attention des premiers fouilleurs.

En corrélation avec ces fouilles doit être menée l'étude du mobilier funéraire de Ramsès II dont plusieurs éléments sont actuellement dispersés dans différents musées européens ou américains. Ils ont parfois été extraits de la tombe à une date très ancienne, tel l'ouchebti en bois des collections du British Museum (EA 69672) réutilisé et transformé en statuette de Ptah-Sokar-Osiris peu de temps après le pillage de la tombe, à la Troisième Période Intermédiaire[48]. La plupart du temps, les circonstances dans lesquelles ces objets ont été découverts demeurent inconnues et la provenance qu'on leur attribue paraît fréquemment sujette à caution. La statue royale en bois de la collection Salt à laquelle nous avons fait allusion plus haut constitue l'exemple le plus révélateur : aujourd'hui au British Museum sous le numéro d'inventaire EA 882, elle a été enregistrée dans les catalogues successifs comme provenant de la tombe de Ramsès II, d'où elle aurait été prélevée par Salt[49]; celle-ci étant encore selon toute vraisemblance inaccessible à l'époque de Salt (voir *supra*), il est toutefois beaucoup plus probable que la statue EA 882 soit issue des fouilles de Belzoni dans les tombes

de Ramsès I (KV 16) et de Séthi I (KV 17) où ont été retrouvées des statues similaires elles aussi conservées au British Museum (EA 854 et 883)[50]. De même, les quatre vases en fritte émaillée bleue au nom de Ramsès II, acquis par G. Bénédite en 1905 pour le Louvre (E 11094), ne sont pas, contrairement à ce qui a pu être avancé, les vases canopes destinés à recevoir les viscères du roi mais bien plutôt des récipients dans lesquels avaient été soigneusement placés certains résidus de l'embaumement (linges imprégnés notamment) : ils ne proviennent alors pas nécessairement de la tombe même du souverain mais sans doute d'une cachette ménagée à quelque distance de la tombe, analogue à celles de Toutânkhamon ou de Mérenptah[51]. D'un point de vue plus anecdotique, "un pain de pigments bleus" exposé dans le petit musée de Champagne, en Suisse (canton de Vaud), est "réputé provenir de la tombe de Ramsès II"[52] : aucun document ne vient malheureusement confirmer, ou infirmer, le bien-fondé de cette "réputation". La liste exhaustive des *membra dispersa* du mobilier funéraire de Ramsès II reste à établir : la tâche est compliquée par les incertitudes qui pèsent sur bon nombre d'entre eux mais elle paraît amplement justifiée au regard des éléments nouveaux ou complémentaires qu'elle peut apporter. Ainsi, dès 1990, A. Dodson était en mesure de déterminer le type auquel appartenait le coffre à canopes du roi à partir d'un modeste fragment de calcite acheté par le British Museum en 1911 (EA 49740)[53] : depuis, la démonstration de Dodson a pu être vérifiée grâce à la découverte de fragments supplémentaires au cours de la dernière campagne.

Les éléments du mobilier funéraire ne sont pas les seuls vestiges que livrent les fouilles actuelles. De nombreux blocs de calcaire, détachés des parois et des plafonds, gisent ça et là ou sont mis au jour au milieu des déblais : ces blocs décorés et inscrits méritent d'être préservés et inventoriés afin de pouvoir être, dans un second temps, sinon replacés sur leur paroi d'origine tout au moins rattachés à telle ou telle section du décor. A ce jour, quatre-vingt-dix-sept fragments, de toutes tailles, ont été enregistrés par l'auteur de ces lignes : ils ont été trouvés pour la plupart dans la salle du sarcophage ou dans l'antichambre I

mais ils ont pu être précipités vers le fond du tombeau par les eaux d'inondation ou bien seulement déplacés par l'action de l'homme, notamment vers l'antichambre, lors des déblaiements précédents, sans que l'on puisse désormais déterminer a priori leur emplacement d'origine. Si l'entreprise paraît délicate, les premières identifications proposées laissent néanmoins espérer des résultats concrets.

Ces fouilles et déblaiements ont également permis de procéder à une analyse du remplissage sédimentaire dont les couches stratigraphiques constituent un précieux témoin de l'histoire de la tombe après son pillage et son abandon. Cette étude, réalisée en collaboration avec le Laboratoire de palynologie du Musée de l'Homme, a d'ores et déjà permis de dégager les grands traits des processus de comblement et de dégradation de la tombe : sans doute très peu de temps après que les aménagements hydrauliques de drainage de la Vallée des Rois ont cessé d'être entretenus, les orages ont précipité dans le tombeau des torrents charriant pierrailles et boues qui ont dans un premier temps comblé le puits puis obstrué les corridors G et H; seules les eaux boueuses ont semble-t-il atteint la salle du sarcophage et partiellement rempli la fosse; par la suite, les sédiments se sont accumulés dans la descenderie (du corridor B à la salle F et à ses annexes) qu'ils ont condamnée sur toute sa hauteur rendant ainsi l'hypogée inaccessible pendant plusieurs siècles; d'autres remplissages ont encore affecté la tombe depuis son déblaiement partiel à partir du XIXe siècle, notamment dans la salle J où des sédiments ont recouvert d'anciens sondages[54].

Ces inondations dévastatrices ont entraîné une dégradation rapide, non seulement des parois décorées soumises à la violence du flot chargé de pierres, mais également de la structure architectonique même de la tombe. Le calcaire, imprégné d'eau, a été fragilisé et a perdu une grande part de sa résistance à la compression; en outre, selon une hypothèse parfois contestée, les couches de marnes d'Esna (*tafflah*) dans lesquelles ont été creusées les parties inférieures du tombeau et sur lesquelles reposent parois et piliers taillés dans le calcaire auraient gonflé sous l'action de l'eau; l'action combinée des pressions verticales dirigées à la fois vers le haut et vers le bas aurait ainsi provoqué

une déstabilisation de l'ensemble de la structure et plusieurs éléments se seraient effondrés[55]. La salle du sarcophage a particulièrement souffert : les huit piliers supportant la voûte se sont fracturés et ont glissé depuis la banquette ménagée dans la *tafflah* vers l'intérieur de la pièce situé en contrebas, entraînant dans leur mouvement une partie du plafond; une aiguille de pierre s'est dangereusement détachée de la paroi nord sans pour autant s'abattre au sol[56]; la plus grande partie du décor, réalisé sur enduit, a disparu, laissant seulement ça et là quelques vestiges qui ont cependant permis à Maystre de reconstituer le programme iconographique de cet espace. Cet état de la salle du sarcophage compromettant la sécurité des fouilles, il a fallu dans un premier temps procéder à des consolidations d'urgence qui se sont soldées, au cours de la campagne d'octobre - novembre 1995, par la pose d'étais soutenant des blocs de la voûte qui menaçaient de s'effondrer et par le coffrage de certains piliers (en particulier le pilier p4 : voir fig. 3); de même, la décision de provoquer la chute de l'aiguille de calcaire de la paroi nord a été prise face à l'impossibilité d'envisager une restauration efficace à un coût raisonnable.

Ces premières consolidations ont un caractère provisoire et un état des lieux, assorti d'une analyse structurale de la roche dans laquelle a été creusée la tombe[57], permettront de proposer les solutions les mieux appropriées à une restauration complète de la tombe. Les premiers essais devraient commencer dès octobre 1996, dans la salle du sarcophage, avec l'appui logistique du Laboratoire central des Ponts et Chaussées.

La restauration de la structure de la tombe n'est pas la seule qui doive être envisagée : elle sera suivie d'une restauration du décor, sculpté directement sur la paroi calcaire lorsque la qualité de la roche le permettait ou bien, dans le cas contraire, sur un revêtement d'enduit (fig. 5). Cet enduit a souvent disparu ou ne subsiste qu'à l'état de fragments dont l'adhérence à la paroi rocheuse s'affaiblit progressivement et qu'il conviendra, soit de refixer sur la surface calcaire, soit de déposer afin d'en assurer la conservation. En certains endroits, la lecture du décor est rendue difficile par la présence de concrétions salines qui ris-

quent, à terme, d'avoir des conséquences néfastes sur la solidité de la paroi : c'est notamment le cas dans les corridors G et H dont les parois portent les textes et les vignettes du *Rituel de l'ouverture de la bouche*. Un relevé de chaque paroi de la tombe a été effectué à l'automne 1995 par le Centre régional d'étude et de traitement des œuvres d'art d'Avignon (CRETOA; relevé S. Ozenne), relevé sur lequel figurent l'état du support rocheux (manques, fissures), la localisation du décor conservé (sur calcaire ou enduit, avec mention des éventuelles traces de pigments) ainsi que la nature des altérations superficielles (salinité, excréments de chauves-souris) : cet état des lieux permettra de déterminer les types et techniques de restauration à prévoir et de les adapter, dans la mesure du possible, à chaque cas de figure.

L'étude pluridisciplinaire de la tombe de Ramsès II n'en est qu'à ses débuts et demandera plusieurs années de travail avant d'aboutir à la publication *in extenso* du monument. Travail sur le terrain mais également travail philologique, puisque l'analyse géologique, sédimentaire, architecturale et archéologique devra être accompagnée de l'édition des grandes compositions religieuses qui se déploient sur les parois du tombeau. C'est là l'ultime volet, mais non l'un des moindres, des recherches. Les grandes lignes de l'iconographie de la tombe sont connues depuis l'époque de Maystre (voir *supra*) mais plusieurs points méritent vérification, si bien que l'ensemble de l'étude vaut la peine d'être repris. En particulier, certains éléments n'ont pas été vus ou reconnus par Maystre – ou encore ont été mal interprétés –, comme par exemple les pseudo-cartouches relevés sur les parois de la salle Q2[58], tandis que d'autres sont apparus seulement à la suite des récents dégagements. Ce travail a débuté par le relevé photographique exhaustif des parois du corridor B, réalisé par Muriel Nicolotti en novembre - décembre 1995, sur lesquelles figurent la scène habituelle d'adoration royale à Rê-Horakhty et le tableau initial suivi des deux-cent soixante et onze colonnes de texte de la *Litanie de Rê* (ou *Livre d'adorer Rê à l'occident*). Après la campagne de prise de vue, l'assemblage des clichés a fourni un montage complet des deux parois destiné à servir de support au relevé épigraphique dont la tâche incombera à l'Institut

d'égyptologie de Lyon. L'édition commentée de ce texte permettra dans un second temps de compléter et éventuellement de corriger les premières copies publiées dans le cadre d'éditions synoptiques du texte de la *Litanie de Rê*[59]. La même démarche sera suivie pour le *Rituel de l'ouverture de la bouche* (corridors G et H) durant la campagne de 1996 et, ultérieurement, lorsque le déblaiement de la salle sera achevé, pour le *Livre de la Vache du ciel* (salle N).

Au-delà de la publication exhaustive, le principal objectif reste et demeure la restauration et la préservation de la tombe de Ramsès II. Une fois cet objectif atteint se posera la question de l'avenir du monument. Faut il l'ouvrir au public ? Dans ce cas, sous quelle forme ? Peut-on envisager d'aménager les espaces internes de la tombe – et notamment la salle du sarcophage et ses annexes – en salles d'exposition ? Faut-il faire de la tombe de Ramsès II un musée de site de la Vallée des Rois ? C'est au Conseil supérieur des antiquités égyptiennes qu'il reviendra de prendre la décision finale, mais il convient de poser dès maintenant ces questions afin de déterminer les grandes lignes des futurs travaux.

Quoi qu'il en soit, cette vaste entreprise n'aboutira pas avant plusieurs années et nécessitera des moyens techniques et financiers considérables. Par la continuité de son action, le Cercle lyonnais d'égyptologie Victor-Loret contribuera à l'étude et au sauvetage de la tombe de l'un des plus célèbres souverains de l'Égypte pharaonique et permettra d'assurer la participation de l'égyptologie lyonnaise à cet ambitieux projet.

Notes

* Je tiens à remercier M. Christian Leblanc, directeur de la Mission archéologique française de Thèbes-Ouest (CNRS/Louvre), sous la responsabilité duquel ont été entreprises des "nouvelles recherches" dans la tombe de Ramsès II, pour l'accueil chaleureux qu'il m'a réservé au sein de son équipe et pour la libéralité avec laquelle il m'a permis de publier ces lignes.

1) Au moins dix tombes de la Vallée des Rois ont livré des graffiti grecs attestant le passage de "touristes" dès l'Antiquité. Diodore, *Bibliothèque historique* I, 46 rapporte que, selon les prêtres égyptiens, la nécropole royale de Thèbes renfermait quarante-sept tombes dont les dix-sept encore visibles sous Ptolémée I étaient pratiquement toutes détruites de son temps (vers 60-56 av. n. è.). Au début du premier siècle de notre ère, Strabon, *Géographie* XVII, I, 46 affirme quant à lui que l'on peut visiter "environ" quarante tombes de rois, au-delà du Memnonium : il n'est cependant pas certain que le terme "tombes de rois" employé par Strabon renvoie aux hypogées de la Vallée des Rois.

2) Cette découverte, largement médiatisée, a fait dernièrement l'objet de plusieurs articles dans la presse grand public (ainsi *Sciences et avenir* 581[juillet 1995], 6-9). On pourra également consulter : K.R. Weeks, "The Theban Mapping Project and Work in KV 5", *After Tutᶜankhamun : Research and Excavation in the Royal Necropolis at Thebes*, Londres - New York, 1992, p. 99-121 (*Studies in Egyptology*); Id., "Protecting the Theban Necropolis", *Egyptian Archaeology* 4 (1994), 23-26; Id., "Tomb KV 5 Revealed", *Egyptian Archaeology* 7 (1995), 26-27; Id. "Les mystères de la tombe N° 5", *Le Monde de la Bible* N° 102, (Janvier-Février 1997), p. 51-55.

3) Les questions que soulèvent ces tombes, très différentes les unes des autres, ont été évoquées dans deux articles récents : D.P. Ryan, "Some Observations Concerning Uninscribed Tombs in the Valley of the Kings", *After Tutᶜankhamun*, p. 21-27 et J. Rose, "An Interim Report on Work in KV 39, September-October 1989", *After Tutᶜankhamun*, p. 28-40.

4) Certaines tombes non royales mises au jour par Belzoni en 1817, par Loret en 1899-1900 ou par Carter en 1900-1901 restent très mal connues (voir notamment J. Romer, *Valley of the Kings*, Londres, 1981, p. 61-62, 170 et 177-178; consulter également N. Reeves & J.H. Taylor, *Howard Carter before Tutankhamun*, Londres, 1992, p. 67-69 pour les travaux de Carter dans KV 42 et KV 44).

5) Les études d'ensemble sur la Vallée des Rois accordent pour la plupart une place prépondérante à l'histoire récente de la nécropole, celle des explorations et des

fouilles, comme par exemple E. Thomas, *The Royal Necropoleis of Thebes*, Princeton, 1966 et surtout J. Romer, *Valley of the Kings*, Londres 1981 (traduction française : *Histoire de la Vallée des Rois*, [s.l.], 1991). L'ouvrage de C.N. Reeves, *Valley of the Kings : The Decline of a Royal Necropolis*, Londres - New York, 1990, traite quant à lui essentiellement de l'histoire des sépultures royales dans la vallée (avec présentation des tombes et de leur mobilier funéraire), du pillage de ces mêmes sépultures et du réensevelissement des momies royales dans des cachettes à la fin du Nouvel Empire; en annexe figure une chronologie des fouilles successives menées sur le site. Citons également un article de J.H. Taylor, "Aspects of the History of the Valley of the Kings in the Third Intermediate Period", *After Tutᶜankh-amun*, p. 186-206, qui porte un nouveau regard sur le pillage de la nécropole royale au début de la Troisième Période Intermédiaire.

L'indispensable synthèse de E. Hornung, *Tal der Könige : die Ruhestätte der Pharaonen*, Zurich, 1985 (3e édition) s'inscrit dans une autre optique et propose avant tout un aperçu des conceptions religieuses relatives au devenir *post-mortem* du souverain, telles qu'elles ont été développées sur les parois des tombeaux royaux à partir de la XVIIIe dynastie.

Enfin récemment paru, l'ouvrage de C. N. Reeves & R. H. Wilkinson, *The Complete Valley of the Kings : Tombs ans Treasures of Egypt's Greatest Pharaohs*, Londres , 1996, offre un panorama complet, et à jour, de la Vallée des Rois où sont abordés con,ceptions religieuses, descritption des tombes et histoire, ancienne et récente, du site.

6) F. Guilmant, *Le tombeau de Ramsès IX*, Le Caire, 1907 (*MIFAO* 15).

7) E. Hornung, *The Tomb of Pharaoh Seti I / Das Grab Sethos' I.*, Zurich - Munich, 1990.

8) E. Hornung, *Zwei ramessidische Königsgräber : Ramses IV. und Ramses VII.*, Mayence, 1990 (*Theben* 11).

9) L'histoire du pillage de la tombe de Ramsès II a été retracée par C.N. Reeves, *Valley of the Kings*, p. 94-95.

10) L'hypothèse selon laquelle la tombe aurait été inondée et en grande partie détruite dès le règne de Ramsès II ne repose sur aucun fondement : tout montre au contraire que le tombeau est l'un des rares de la Vallée des Rois à avoir a été entièrement achevé et plusieurs éléments indiscutables prouvent que le corps de Ramsès II a été effectivement déposé dans sa "salle d'or ". La tombe n° 5 ne constitue pas un second tombeau de Ramsès II creusé après la désaffection de sa sépulture initialement prévue. Sur cette hypothèse, voir en particulier J. Romer, *Valley of the Kings*, p. 99 et 106. Une pluie torrentielle est peut-être attestée pour le règne de Ramsès II mais, si tel est le cas, ceci ne confirme pas pour autant l'hypothèse d'une destruction de la tombe de Ramsès II avant même son achèvement (ostracon Caire JE 72460; cf. Ch. Leblanc, *Memnonia* 6 [1995], 197-199).

11) *Inscriptions grecques et latines des tombeaux des rois ou syringes à Thèbes* I, Le Caire, 1926, p. 193, pl. XXXV (*MIFAO* 42).

12) Bien que peu probable, la présence de graffiti sur les parois du deuxième corridor (C), encore masquées par les sédiments, ne peut être exclue.

13) Voir notamment A. Guillaume, A. Emery-Barbier & N. Cervelle-Zonca, *Memnonia* 6 (1995), 168-169.

14) *The Royal Necropoleis of Thebes*, p. 107 : "No more than the pillared hall, at most, was planned by Pococke".

15) R. Pococke, *A Description of the East and Some other Countries, I. Observations on Egypt,* Londres, 1743, p. 97-99, pl. XXX-XXXII.

16) *Ibid.*, pl. XXXI-XXII (faisant respectivement face aux pages 98 et 99).

17) *Ibid.*, pl. XXX (face à la page 97); cette planche est reproduite dans J. Romer, *Valley of the Kings*, p. 33.

18) *Description de l'Égypte, Antiquités* II, pl. 77.

19) W.G. Browne, *Nouveau voyage dans la Haute et la Basse Égypte, la Syrie, le Dar-four, où aucun Européen n'avoit pénétré, fait depuis les années 1792 jusqu'en 1798*, Paris, 1800, vol. I, p. 204 (traduction par J. Castéra de l'édition originale anglaise *Travels in Africa, Egypt and Syria from the Year 1792 to 1798*, Londres, 1799 [2e édition : 1806] citée par Romer, *Valley of the Kings*, p. 36 : "First a passage of some length; then a chamber; a continuation of the first passage turns abruptly to the right, where is the large sepulchral chamber, with a sarcophagus of red granite in the midst.").

20) Le "passage" bifurquerait toutefois après la "première chambre" vers la gauche plutôt que vers la droite, notamment chez Thoutmosis III, Aménophis II et Thoutmosis IV.

21) *Valley of the Kings*, p. 36; plus loin, p. 42, Romer évoque la possibilité d'une visite de la tombe d'Aménophis III par Browne qui aurait ainsi précédé de quelques années les membres de l'Expédition d'Égypte dans leur exploration de la Vallée de l'Ouest.

22) *Description de l'Égypte, Antiquités* II, pl. 77.

23) J.G. Wilkinson, *Topography of Thebes and General View of Egypt*, Londres, 1835, p. 117.

24) BM 882; pour la bibliographie, voir *infra*, n. 49-50.

25) Sur la numérotation des tombes de la Vallée des Rois par Wilkinson, voir J. Romer, *Valley of the Kings*, p. 97-98.

26) Pour la partie toscane, l'exploration de la tombe de Ramsès II est relatée dans : I. Rosellini, *I monumenti dell'Egitto e della Nubia, disegnati dalla spedizione scien-*

tifico-letteraria toscana in Egitto, I. Monumenti storici, texte III/2, Pise, 1832-1844, p. 286.

27) J.-Fr. Champollion, *Lettres et journaux écrits pendant le voyage d'Égypte*, [Paris], 1986, p. 303. J.-J. Champollion-Figeac, *Égypte ancienne*, Paris, 1839, p. 339-340 reprend dans les mêmes termes le récit de l'exploration de la tombe de "Rhamsès Sésostris".

28) J.-Fr. Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie : notices descriptives conformes aux manuscrits autographes rédigés sur les lieux* I, Paris, 1844, p. 446-447.

29) Lettre datée du 24 novembre 1844. Cf. C.R. Lepsius, *Briefe aus Aegypten, Aethopien und der Halbinsel des Sinai (geschriebenen in den Jahren 1842-1845 während der auf Befehl Sr. Majestät des Königs Friedrich Wilhelm IV. von Preußen ausgeführten wissenschaftlichen Expedition)*, Berlin, 1852, p. 266 ("En même temps, j'ai fait fouiller à Bab el-Melouk, dans la tombe rupestre comblée de ce même Ramsès que Rosellini considérait à tort comme inachevée. Plusieurs chambres sont déjà apparues et, si la chance nous sourit, le sarcophage s'y trouvera encore, certes non sans avoir été ouvert – les Perses s'en sont déjà chargés – mais peut-être moins endommagé que d'autres puisque le remblaiement de la tombe est très ancien.").

30) *LD* I, 97. Comparer notamment avec le plan publié dans PM I²/2, 504.

31) *LD* I, 172g.

32) *LD*, *Text* III, p. 200.

33) E. Lefébure, *Les hypogées royaux de Thèbes : 2e division*, Le Caire, 1890, p. 31-34 (*MMAF* 3).

34) E. Lefébure, "Sur quelques fouilles et déblayements à faire dans la Vallée des Rois à Thèbes", *E. Lefébure : œuvres diverses* I = *Bibliothèque égyptologique* 34, Paris, 1910, p. 244-245 (réimpression d'un article paru dans les *Actes du sixième Congrès international des orientalistes tenu en 1883 à Leyde*, 1884, p. 183-196).

35) Joanne, *Égypte* (1900), vol. III, p. 541 ("[le tombeau de Ramsès II] est pratiquement entièrement remblayé; les seules parties visibles sont les parois du premier corridor."); Baedeker, *Ägypten II : Ober-Ägypten und Nubien bis zum zweiten Katarakt* (1891), p. 231 ("halb verschüttet"; le rédacteur, doutant encore de l'attribution de la tombe n° 7 à Ramsès II, rapporte en outre : "Die Araber haben Recht, wenn sie vor den in ihm hausenden Schlangen warnen."); Baedeker, *Ägypten* (1902), p. 268 ("Grab Ramses' II., verschüttet. Es ist im Altertum ausgeraubt worden."); enfin, dans le guide Baedeker, *Ägypten und der Sûdan* (1928), p. 295, apparaît une rapide description du décor du premier corridor à côté du traditionnel état des lieux ("Die inneren Räume z.T. verschüttet; ihre im Flachrelief ausgeführten Darstellungen und Inschriften sind sehr beschädigt").

36) Voir notamment E. Thomas, *The Royal Necropoleis of Thebes*, p. 107; J. Romer, *Valley of the Kings*, p. 236 (un négatif en verre fragmentaire retrouvé dans la maison de fouilles de Davis et montrant le premier corridor pendant les travaux de déblaiement est reproduit par Romer); C.N. Reeves, *Valley of the Kings*, p. 94. Les deux premiers auteurs situent l'intervention de Burton dans KV 7 au mois de mars 1914, ce qui ne concorde pas avec les dates figurant dans le journal de fouilles (voir n. 37).

37) H. Jones & H. Burton, *Tombs of the Kings* (manuscrit inédit).

38) C.N. Reeves, *Valley of the Kings*, p. 321 (appendice C, site 40).

39) C.N. Reeves, *Valley of the Kings*, p. 327 (appendice C, site 6).

40) J. Baillet, *Inscriptions grecques et latines des tombeaux des rois ou syringes à Thèbes* I, Le Caire, 1926, p. 193, pl. XXXV (*MIFAO* 42).

41) Ch. Maystre, "Le tombeau de Ramsès II", *BIFAO* 38 (1939), 183-190, pl. XXI-XXII.

42) Ch. Maystre, "Le Livre de la vache du ciel dans les tombeaux de la Vallée des Rois", *BIFAO* 40 (1941), 53-115.

43) L'étude de Maystre sert ainsi de base à PM I²/2 (1964), 505-507; le plan (p. 504) est établi d'après Lepsius.

44) Voir A. Guillaume, A. Emery-Barbier & N. Cervelle-Zonca, *Memnonia* 6 (1995), 151.

45) *LD* I, 97; Ch. Maystre, *BIFAO* 38 (1939), pl. XXI.

46) E. Lefébure, *Les hypogées royaux de Thèbes : 2e division*, p. 34; PM I²/2, 504.

47) Plusieurs fragments d'*albâtre* (calcite) appartenant au sarcophage royal – semblable à celui de Séthi I aujourd'hui conservé au Soane's Museum, à Londres – ou bien au coffre à canopes ont, parmi d'autres objets, été mis au jour. Pour les résultats des dernières campagnes, voir : Ch. Leblanc, "Trois campagnes de fouilles dans la tombe de Ramsès II. KV. 7 - Vallée des Rois - 1993/1994/1995", *Memnonia* 7 (1996), 183-211, pl. L-LVII; Id., "Les monuments d'éternité du 'Grand Soleil d'Égypte'", *Le Monde de la Bible* 102 (Janvier-Février 1997), 46-49, en particulier 49.

48) J.H. Taylor, *After Tutᶜankhamun*, p. 198-199, pl. XX-XXI, XXIV; comparer avec les autres ouchebtis connus de Ramsès II, en bois (cf. P.A. Clayton, "Royal Bronze Shawabti Figures", *JEA* 58 [1972], 171 et J.H. Taylor, *After Tutᶜankhamun*, p. 198, pl. XIX : British Museum, sans n°; Brooklyn Museum, 08.480.5; Chicago, Oriental Institute Museum, 10781) en bronze (Berlin-Ouest 2502 : P.A. Clayton, *JEA* 58 [1972], 167-171, pl. XXXIII/1-3), en pierre (Londres, University College, sans n° [fragmentaire] : P.A. Clayton, *JEA* 58 [1972], 171) ou en fritte émaillée (fouilles Burton : Reeves, *Valley of the Kings*, p. 321); l'authenticité d'autres ouchebtis inscrits au nom de Ramsès II est mise en doute par Clayton (*JEA* 58 [1972], 171, n. 2).

49) Voir notamment : S. Sharpe, *Egyptian Antiquities in the British Museum*, Londres, 1862, p. 68 [n° 853]; *British Museum : A Guide to the Egyptian Galleries (Sculpture)*, Londres, 1909, p. 159-160; *A General Introductory Guide to the Egyptian Collections in the British Museum*, Londres, 1930 (2e édition), p. 366; photographie dans T.G.H. James & W.V. Davies, *Egyptian Sculpture (British Museum)*, Londres, 1983, p. 49, fig. 55.

50) G. Belzoni, *Narrative of the Operations and Recent Discoveries within the Pyramids, Temples, Tombs and Excavations in Egypt and Nubia*, Londres, 1822, p. 229-230 et 235-236; l'attribution exacte de ces statues laisse perplexes Fr. Abitz, *Statuetten in Schreinen als Grabbeigaben in den ägyptischen Königsgräbern der 18. und 19. Dynastie*, Wiesbaden, 1979, p. 37 (*ÄA* 35) et J. Romer, *Valley of the Kings*, p. 86.

51) L'histoire de l'acquisition de ces vases par le Musée du Louvre a été récemment retracée par M. Kanawaty, "Les vases bleus de Ramsès II", *Memnonia* 6 (1995), 175-190, pl. XXXV.

52) J.-L. Chappaz & S. Poggia, *Collections égyptiennes publiques de Suisse : un répertoire géographique*, Genève, 1996, p. 23 (*CSEG* 3).

53) A. Dodson, "The Canopic Chest of Ramesses II", *RdE* 41 (1990), 31-37, pl. 2; Id., *The Canopic Equipment of the Kings of Egypt*, Londres - New York, 1994, p. 69-71, 172-173 (texte 37), pl. XXXa (*Studies in Egyptology*).

54) Les premières conclusions de cette étude ont été présentées dans un rapport préliminaire : A. Guillaume, A. Emery-Barbier & N. Cervelle-Zonca, "Le remplissage sédimentaire de la tombe de Ramsès II", *Memnonia* 6 (1995), 147-173, pl. XXX-XXXIV.

55) *Ibid.*, 167-168.

56) J. Romer, *Valley of the Kings*, p. 75, attribue l'écroulement de cette paroi à la présence d'un souterrain analogue à celui de la tombe de Séthi I.

57) Cf. J.-Y. Sablon, *Analyse structurale du tombeau de Ramsès II*, Mém. de DEA, Université Claude-Bernard - Lyon 1, 1994 (inédit).

58) Ch. Maystre, *BIFAO* 38 (1939), 189-190.

59) Voir en dernier lieu : E. Hornung, *Das Buch der Anbetung des Re im Westen (Sonnenlitanei) nach den Versionen des Neuen Reiches*, vol. I-II, Genève, 1975-1976 (*AeH* 2 & 3); une présentation du texte de la tombe de Ramsès II figure dans le volume II, p. 12, l'édition synoptique des parallèles dans le volume I.

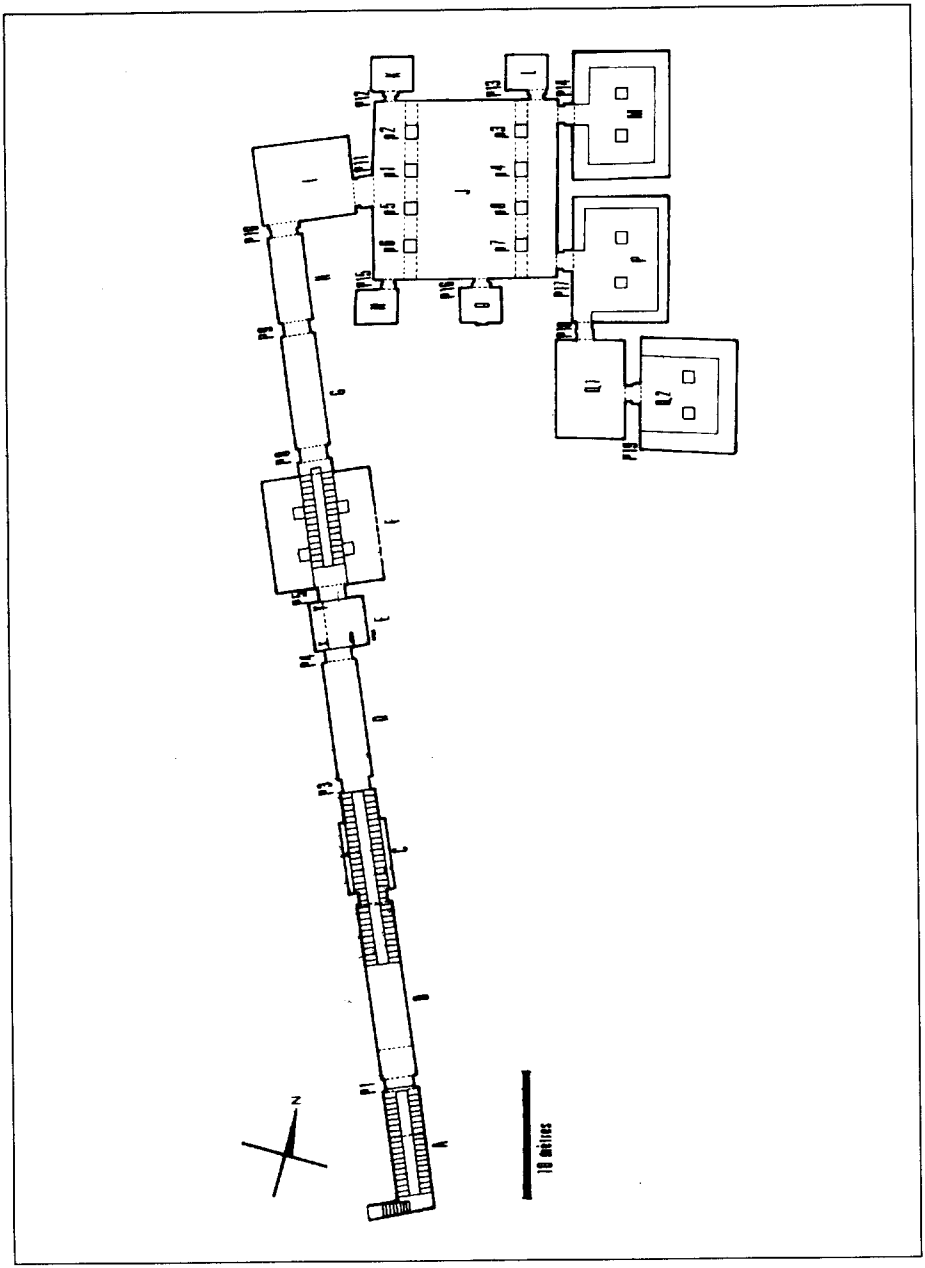


Fig. 1 : Plan de la tombe de Ramsès II.
[dessin de Fl. Babled d'après les relevés du Theban Mapping Project].

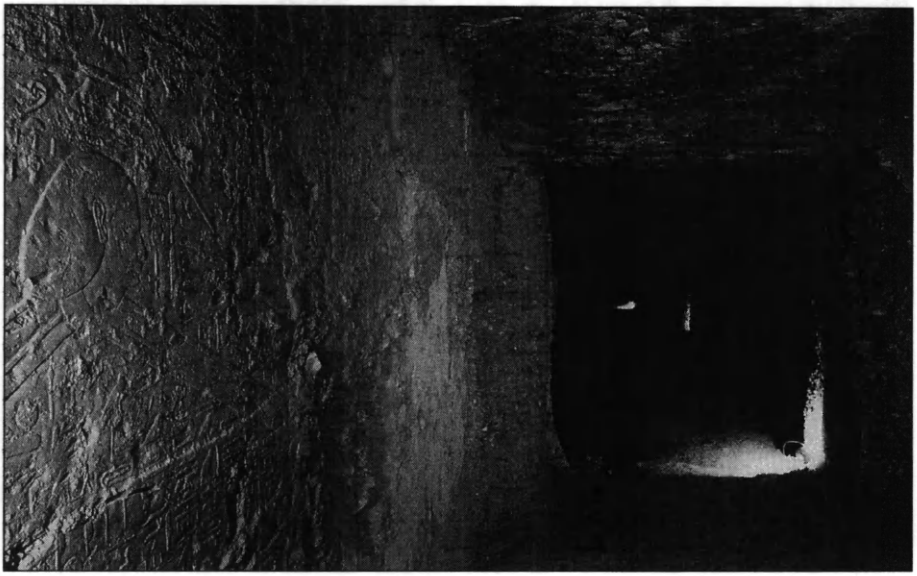


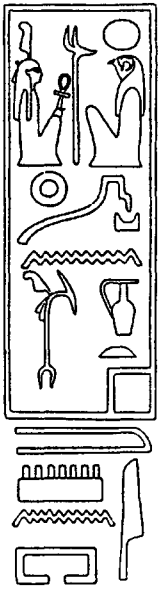
Fig. 2 : Vue de la descenderie depuis le corridor D :
au second plan, la salle du puits (E). [cliché M. Nicolotti].

Fig. 3 : Salle du sarcophage (J) : angle sud-est et porte de l'annexe O.
[cliché de l'auteur].

Fig. 4 : Salle P, angle sud-ouest; au premier plan, vestiges du pilier nord; au fond, porte d'accès à la salle Q1. [cliché M. Nicolotti].

Fig. 5 : Salle L, paroi est : élément de décor sur enduit (12e heure de l'*Amdouat*). [cliché M. Nicolotti].

Fig. 6 : Porte P8, paroi droite du passage :
accueil de Ramsès II par Hathor *ḥrt-tp wꜣst*. [cliché M. Nicolotti].



L'Institut d'Egyptologie Thébaine fouille et étudie depuis quelques années deux monuments prestigieux de Ramsès II : son temple de millions d'années connu, depuis Champollion, sous le nom de Ramesséum et sa tombe (KV7) aménagée dans la Vallée des Rois (voir article ci-dessus).

Les recherches sont menées dans le cadre d'une coopération franco-égyptienne à laquelle sont associés, pour la France, le CNRS (URA 1064) et le Musée du Louvre, et, pour l'Egypte, le Centre d'Etude et de Documentation sur l'Ancienne Egypte et le Conseil Supérieur des Antiquités. Ces équipes bénéficient de partenariats scientifiques et de mécénats pour les opérations de sauvegarde et de mise en valeur de ces deux sites inscrits à l'inventaire du patrimoine culturel de l'Humanité de l'UNESCO.

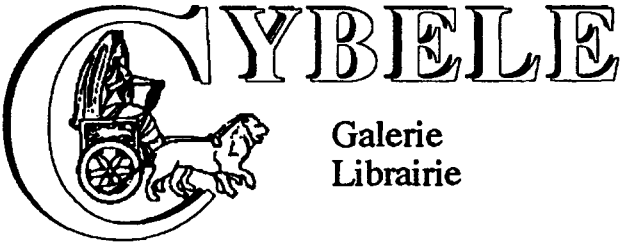
Si vous souhaitez participer aux travaux de restauration et d'aménagement du Ramesséum, vous pouvez adhérer à l'*Association pour la Sauvegarde du Ramesséum.*

L'Association publie chaque année un bulletin, *Memnonia*, dont le n° VII vient de paraître.

Cotisation annuelle : 180,00 F (étudiants : 120,00 F)

Siège social :

173, rue de Charenton - 75012 Paris



Galerie
Librairie

Egyptologie - Archéologie

Livres d'égyptologie & d'archéologie
Catalogues d'exposition
Publications scientifiques de musées nationaux et internationaux

Catalogue sur demande.
Nous sommes toujours intéressés par l'achat de bibliothèques d'égyptologie.

65 bis, rue Galande - 75005 Paris
Tél : 01 43 54 16 26 - Fax : 01 46 33 96 84

NOTES DE LECTURE

Jean-Jacques FIECHTER.- "La Moisson des dieux" : la constitution des grandes collections égyptiennes (1815-1830).- Paris, Julliard, 1994, VIII-289 p., ill.

Préfacé par le Professeur J. Yoyotte avec une verve décapante, l'ouvrage est un récit habile et alerte des péripéties, parfois picaresques, de la redécouverte de l'Égypte après l'expédition de Bonaparte par des pays d'Occident avides d'orientalisme, des souverains européens désireux d'ouvrir leurs musées aux objets égyptiens, autant que de donner à l'Égypte de Méhémet-Ali le soutien technique et financier que celui-ci réclamait pour moderniser le vieux pays et s'affirmer face à la Sublime Porte.

Dès lors, tout devient – ou presque – affaire de consuls des nations et d'aventuriers à leur solde ! De B. Drovetti le Piémontais-français à Salt le Britannique et ses mécènes ou visiteurs huppés, tout le monde collectionne et tout le monde recrute des "fouilleurs". M. Fiechter s'attache, entre autres, à Jean-Jacques Rifaud, marseillais à qui ses prétentions scientifiques vaudront bien des déconvenues quand il voulut publier son grand œuvre et qui n'eut pas la chance – si l'on peut dire – de Belzoni, le "Titan de Padoue", en une telle entreprise.

Au fil des pages, où, à chaque pas se profile l'ombre de Champollion, s'accumulent de précieuses informations sur l'origine, les circonstances de trouvaille ou d'acquisition de la plupart des pièces majeures des musées européens : Turin, le Louvre, le British Museum. Ces pièces que l'on admire sans trop savoir comment elles sont venues à nos yeux émerveillés révèlent alors leur histoire des temps "modernes". Epique parfois, sordide souvent, cette histoire est le fruit d'une quête acharnée conduisant des hommes, tels Rifaud, Lebolo, Cailliaud, Belzoni mêlés à des renégats ou oubliés de l'armée d'Orient, à écumer la Vallée, même au péril de leur vie, pour acquérir sans cesse, sans fin dirait-on, de nouveaux trésors. En dépit des soucis mercantiles que tous avaient, leur tâche harassante dans des conditions d'existence précaires prend par instants l'aspect d'une constance, d'une abnégation amoureuse des objets, monuments découverts ou à découvrir qui force l'indulgence. Champollion lui-même, pourtant fort peu enclin à s'intéresser à un Rifaud dans ce qu'il avait de pré-

tentions dans le domaine de l'égyptologie récente, ne pouvait s'empêcher d'admirer à son corps défendant sa chance de fouilleur.

C'est là, d'ailleurs, une des grandes révélations du livre de M. Fiechter : la chance alliée à l'instinct du terrain que donne une longue pratique favorise presque constamment les presque illettrés que furent les grands fouilleurs des quinze années évoquées. Chance insolente avec Belzoni à la mesure de ses fanfaronnades comme de son esprit fertile en astuces techniques; chance réfléchie, souvent, de Rifaud qui, se fiant à de minces indices de surface, comme à Tanis, met au jour des merveilles statuaires.

Face à ces hommes de peu, souvent oubliés ou méprisés plus ou moins à tort, l'Auteur sait mettre en évidence le monde politique et, déjà, économique qui, pour ses intérêts mercantiles, convoite bien plus l'Égypte elle-même que les antiquités pharaoniques. Elles ne sont fréquemment que prétexte à des manœuvres commerciales, souvent tortueuses, dont les rabatteurs d'objets antiques ne sont que des pions, quelquefois volontaires. A travers les portraits des consuls des puissances concurrentes, celui de France, l'ex-colonel Drovetti haut en couleur, celui de Grande-Bretagne l'érudit mais retors Salt, fous, tous deux, de collections égyptiennes, l'Europe s'affronte dans ses divers intérêts en Orient. Pendant ce temps naît une Égypte nouvelle et se développent les bases documentaires d'une science encore inédite qui se dégage de l'*égyptomanie* : l'Egyptologie.

C'est une lecture passionnante que celle de la *"Moisson des dieux"* de J.-J. Fiechter; en outre, celle-ci – et ce n'est aucunement négligable – est solidement fondée sur une documentation souvent inédite et de première main. L'érudit comme l'amateur d'aventures en Orient, l'égyptologue comme le visiteur des musées égyptiens y puiseront longtemps de précieuses informations. Bref, tous trouveront dans cet ouvrage excellent une fort agréable introduction à la visite intelligente des grandes collections d'antiquités égyptiennes de notre vieux monde.

Jean-Claude Goyon
Institut d'égyptologie Victor-Loret
Université Lumière-Lyon 2

Jean-Luc CHAPPAZ & Sandra POGGIA.- Collections égyptiennes publiques de Suisse : un répertoire géographique.- Genève, Société d'égyptologie, 1996, 104 p., ill. (**Cahiers de la Société d'égyptologie** ; 3).

Depuis la fin du Moyen Age, de nombreuses antiquités égyptiennes, aussi modestes soient-elles, sont parvenues en Europe dans les bagages des voyageurs et pèlerins de retour d'Orient. Elles ont été depuis – quand elles n'ont pas bel et bien disparu – dispersées au gré des circonstances à travers musées et collections, publiques ou particulières, parfois les plus insolites qui soient.

Malgré l'effort constant de publication qui caractérise ces dernières années, aussi bien en France que dans la plupart des pays européens, ce patrimoine égyptologique reste largement méconnu, voire complètement ignoré, en dehors des grandes collections publiques. A tel point que la localisation d'un objet pour lequel une rapide mention dans la littérature égyptologique a éveillé notre curiosité relève bien souvent davantage de l'enquête policière que de la simple recherche bibliographique.

C'est cette lacune qu'ont voulu combler Jean-Luc Chappaz et Sandra Poggia en mettant à la disposition des égyptologues comme des amateurs curieux de découvrir les richesses insoupçonnées d'un patrimoine jusque là négligé, un "répertoire géographique" des collections égyptiennes publiques de Suisse. L'étude est circonscrite aux collections publiques car vouloir dresser une liste exhaustive des collections privées constituerait une entreprise vaine qui se heurterait inéluctablement à des réticences et à une volonté de discrétion, quand il ne s'agit pas de dissimulation, de la part de bon nombre de collectionneurs.

Les Auteurs ont établi une fiche pour chaque musée possédant au moins un objet égyptien dans son fonds, en distinguant soigneusement les collections exposées en permanence des collections entreposées dans des réserves, visibles sur demande ou à l'occasion d'expositions temporaires. Chaque fiche comporte, outre le nom de la localité (en

français et en allemand ou en italien le cas échéant) dans laquelle se trouve le musée en question et la désignation exacte du musée, une série de renseignements pratiques destinés à faciliter la visite ou la prise de contact avec le responsable dudit musée (adresse, jours et horaires d'ouverture, prix d'entrée, adresse postale, n° de téléphone et de fax). Suivent en quelques lignes un historique de la collection, une présentation générale du musée et une description concise du fonds d'antiquités égyptiennes (pièces maîtresses, données quantitatives) accompagnée de quelques références bibliographiques et, éventuellement, de photographies. On constate ainsi que la Confédération helvétique abrite – ou a abrité si l'on considère les collections qui ont été détruites, dispersées ou mises en dépôt dans d'autres musées – pas moins de cinquante collections égyptiennes et que la ville de Genève compte à elle seule six endroits, y compris le prestigieux Musée d'art et d'histoire, où l'on peut admirer des vestiges de la civilisation pharaonique. A côté des grandes collections des musées de Bâle, Genève, Neuchâtel ou Zurich, les Auteurs attachent un soin tout particulier à la présentation de fonds modestes, souvent inattendus comme celui du petit musée de Champagne dans le canton de Vaud où plane le souvenir de Gustave Jéquier, ou bien pour le moins originaux comme celui du Bally Schuhmuseum de Schönenwerd (Soleure) consacré à l'histoire de la chaussure. En annexe est joint un répertoire des musées dans lesquels sont conservés *ægyptiaca* et antiquités égyptiennes extraits du sol helvétique (p. 89-92).

Enfin, cet ensemble de fiches est complété par une liste des musées cités dans l'ouvrage, classés par localités (p. 9-10) et par cantons (p. 93-96), assortie d'une carte (p. 97) et d'une série d'*indices* facilitant un accès rapide aux lieux de provenance des objets et aux noms de personnes, de l'Antiquité égyptienne (en transcription française et en translittération) ou de l'histoire moderne (p. 99-102).

Rigueur et clarté de la présentation font de cet ouvrage un outil de travail efficace en même temps qu'un guide agréable à consulter, auxiliaire précieux de toute recherche égyptologique comme de tout voyage à travers une Suisse qu'on ne soupçonnait guère.

Souhaitons qu'une telle entreprise fasse des émules ailleurs en Europe, en particulier en France où, malgré la parution récente de plusieurs catalogues raisonnés – au demeurant pas toujours satisfaisants –, le patrimoine égyptologique, dispersé sur une vaste aire géographique, est loin d'avoir été entièrement répertorié.

Lilian Postel

VIE DU CERCLE

PROGRAMME 1996-1997

CONFÉRENCES

Les conférences ont lieu à 20 h au Palais de la Mutualité, Place Antonin Jutard, 69003 Lyon.

- 12 novembre 1996 : **L'enfant et son image au temps des pharaons** par Jean-Claude GOYON, professeur à l'Université Lumière-Lyon 2, directeur de l'Institut d'égyptologie Victor Loret.

- 21 janvier 1997 : **Assouan et le Ier nome de Haute Égypte** par Gihane ZAKI, maître assistant d'égyptologie à la Faculté de Tourisme de l'Université d'Hélouan (Égypte).

- 11 février 1997 : **La restauration des peintures murales égyptiennes : techniques et problèmes** par Robert BOUGRAIN-DUBOURG, directeur du Centre régional d'étude et de traitement des œuvres d'art d'Avignon (CRETOA).

- 21 mars 1997 : **Quelques grands seigneurs égyptiens de l'époque ptolémaïque** par Philippe DERCHAIN, professeur émérite à l'Université de Cologne.

- 8 avril 1997 : **La "Chapelle de la Reine Blanche" à Thèbes-Ouest** par Monique NELSON, ingénieur d'étude au CNRS, Institut d'égyptologie thébaine du Musée du Louvre.

- 29 avril 1997 : **Les civilisations de l'Égypte prédynastique** par Béatrix MIDANT-REYNES, ingénieur d'étude au CNRS.

VISITES DE MUSÉES

Les visites des collections égyptiennes du Musée des Beaux-Arts et du Musée Guimet auront respectivement lieu les samedis 8 mars et 8 février 1997, à 14 heures.
Ces visites gratuites, guidées par un égyptologue, sont reservées aux adhérents du Cercle qui se seront préalablement inscrits par courrier.

FORMATION CONTINUE

Les adhérents du Cercle ont reçu dès le mois de juin 1996 le programme des cours d'égyptologie dispensés dans le cadre de la Formation continue de l'Université Lumière - Lyon 2.

COTISATIONS

Les droits d'inscription au Cercle lyonnais d'égyptologie peuvent être versés dès le mois de septembre et sont les suivants :

- Étudiants (moins de 26 ans) : 75,00 F
- Membres actifs : 170,00 F
- Membres bienfaiteurs : à partir de 350,00 F

Couples : pour deux cotisations en tant que membre actif (170,00 F), la gratuité est accordée aux enfants mineurs.

Pour les institutions, le montant de l'adhésion au Cercle et de l'abonnement au Bulletin est fixé à 170,00 F.

BULLETIN D'ADHÉSION

M., Mme, Mlle. : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

.....

Ville : .....Tél : .....

Profession (facultatif) : .....

Montant de l'adhésion : .....

Chèque et bulletin d'adhésion sont à renvoyer à l'ordre et à l'adresse du

Cercle lyonnais d'égyptologie

7, rue Raulin,

69007 LYON

Des dons et des livres ...

On sait combien, pour l'étudiant commençant comme pour l'étudiant-chercheur, le livre est l'outil incomparable d'acquisition des connaissances. En égyptologie peut-être encore plus qu'en d'autres disciplines. Mais l'ouvrage consultable dans une salle de travail ou tiré des rayons d'une bibliothèque-conservatoire n'aura jamais autant d'influence bénéfique que celui qui repose près de la table et qu'à tout instant la main et l'esprit peuvent atteindre. De celui-là, l'acquisition, souvent remise, faute de moyens, mais tant désirée, se fait souvent attendre. Rareté et cherté sont, hélas, deux obstacles majeurs qu'il est bien malaisé de franchir pour le jeune spécialiste.

A moins que l'intervention compréhensive et généreuse d'un donateur ne vienne, parfois inopinément, remplir de bonheur jeunes et moins jeunes égyptologues en comblant de légitimes désirs et de réels besoins. Par trois fois, l'exercice 1995-1996 a vu de précieux dons d'ouvrages de référence et de recherche illustrer cette générosité, dont, au nom de tous les bénéficiaires d'un Institut Victor-Loret vigoureux et actif, malgré les récentes péripéties parfois fort pénibles qu'il a connues, il m'est un agréable devoir de remercier chaleureusement auteurs et acteurs.

A la sœur de Georges Sanguin, à qui nous devons ouvrages et précieuses notes laissés par ce jeune et remarquable checheur, arraché par une mort prématurée et cruelle à une brillante carrière, je me dois de redire mon amitié et affirmer notre profonde reconnaissance. Mais, en cette occasion, la dette ne serait pas acquittée si je n'associais dans ma gratitude, le docteur François-Xavier Héry et les membres de l'Association France-Egypte de Cannes qui, à leur tour, ont rivalisé de générosité pour faire parvenir jusqu'à Lyon les lourdes caisses de livres.

Je remercie, encore, Monsieur Bernard Bigot qui a enrichi de plusieurs ouvrages notre potentiel de travail sur l'époque ptolémaïque. Son geste gracieux a été ressenti par nous tous comme un réconfort et une précieuse marque de compréhension.

Enfin, c'est à Mademoiselle Louise Perrin, que tous aiment et respectent parmi nous, que je voudrais adresser nos affectueux mercis. Quand elle nous a gratifiés du monument lexical de l'histoire de l'égyptologie qu'est le "Dictionnaire de Berlin" (*Wörterbuch der ägyptischen Sprache* en sept volumes), une petite lueur malicieuse et complice que je connais bien a dû passer dans ses yeux. Elle imaginait le bonheur de celui qui, à son tour, reprendrait la lecture des pages là où elle a souhaité l'arrêter.

JCG, mai 1996.

LEO
LE PLUS FRANÇAIS DES LABORATOIRES DANOIS

Les Laboratoires LEO comptent parmi les plus anciens laboratoires pharmaceutiques au monde : la *pharmacie du lion* a été créée en 1620, au cœur de Copenhague.
Les étapes majeures des découvertes LEO ont pour nom : insuline (1920), héparine (1940), pénicilline (1943), diurétiques thiazidiques (1955) ...
Aujourd'hui, LEO appartient à une Fondation dont la vocation est la recherche médicale. Ses principaux axes d'investigation concernent :
- les analogues de la Vitamine D et leurs nombreuses applications thérapeutiques dans des domaines aussi variés que la dermatologie, la néphrologie, la rhumatologie, l'immunologie et la cancérologie,
- les héparinoïdes, HBPM et dermatan sulfate de bas poids moléculaire, pour leurs utilisations dans le traitement des maladies liées à un trouble de la coagulation,
- les pathologies cardio-vasculaires, osseuses, infectieuses, inflammatoires et auto-immunes.

Les produits issus de cette recherche sont présents dans le monde entier ; mais LEO est avant tout un laboratoire européen dont LEO France est un des plus beaux fleurons.

L E O

CERCLE LYONNAIS D'ÉGYPTOLOGIE VICTOR LORET

CONDITIONS DE VENTE DU BULLETIN

Abonnement annuel : .....170,00 FF

Anciens numéros :

Bulletin 1 (1987) ..... épuisé

Bulletin 2 (1988) ..... 30,00 FF

Bulletin 3 (1989) ..... 30,00 FF

Bulletin 4 (1990) ..... 75,00 FF

Bulletin 5 (1991) ..... 75,00 FF

Bulletin 6 (1992) ..... 75,00 FF

Bulletin 7 (1993) ..... 75,00 FF

Bulletin 8 (1994) ..... 75,00 FF

Bulletin 9 (1995) ..... 75,00 FF

Collection complète (n° 2 à 9) : .....425,00 FF